



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

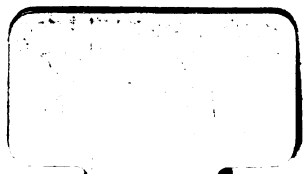
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

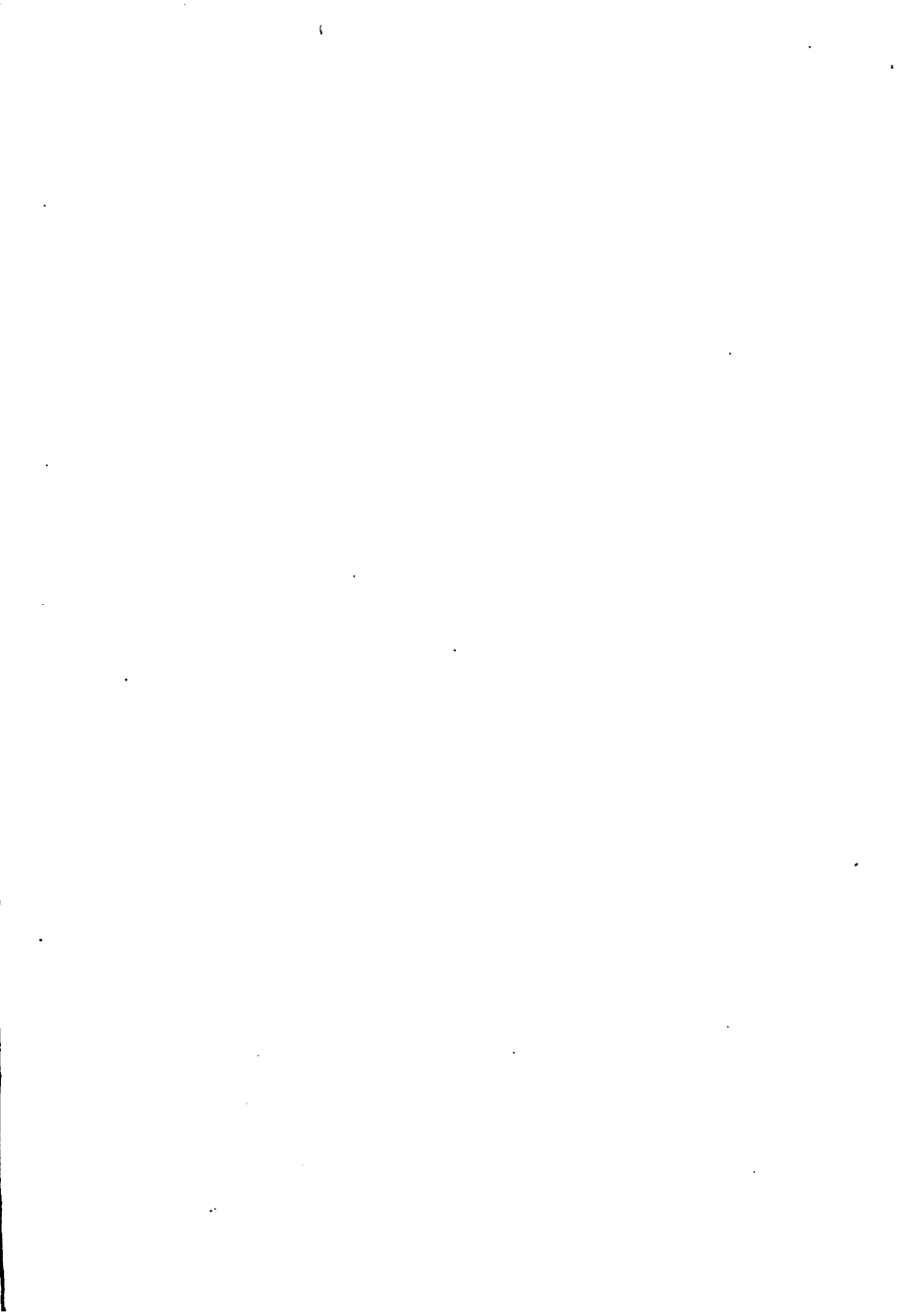
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



73 & 22c





1

LA

FAMILLE CARDINAL

Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires sur papier du Japon
tous numérotés

Il a été fait en outre un tirage à 200 exemplaires
d'une édition illustrée
sur papier vergé du Marais, tous numérotés

LUDOVIC HALÉVY

LA

FAMILLE CARDINAL

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.

173. G. 228.



LA FAMILLE CARDINAL

I

MADAME CARDINAL

Dans la soirée du 6 mai 1870, une grosse dame, d'une mise négligée, un vieux tartan à carreaux sur les épaules et de vastes lunettes d'argent sur le nez, se tenait, immobile, appuyée contre un portant, dans les coulisses de l'Opéra, et de là, comme en extase, fixait sur la scène de gros yeux écarquillés et attendris. On jouait le *Faust* de Gounod. Les demoiselles du corps de

ballet dansaient, autour de Marguerite, la valse de la kermesse; et les dames des chœurs, alignées contre les décors, les bras ballants, avec un air d'ennui et de résignation, chantaient :

Que la valse nous entraîne!
Faisons retentir la plaine
Du bruit de nos chansons!
Valsons!
Je respire à peine!
Ah! quel plaisir! etc., etc.

Je m'approche de la grosse dame et lui donnant, par derrière, un petit coup sur l'épaule :

— Bonjour, Madame Cardinal, lui dis-je...
Ça va bien ?

— Pas trop mal, pas trop mal, je vous remercie.

— Et vos filles ?

— Les petites vont bien aussi.

— Elles dansent ce soir ?

— Pauline danse, pas Virginie. La voyez-

vous là-bas, Pauline ? Elle a une robe bleue avec des raies blanches.

— Savez-vous qu'elle devient très gentille, Pauline ?

— Oui, ce sera la même chose que pour Virginie ; un laidron jusqu'à treize ans, Virginie, et puis, tout d'un coup, elle s'est débourrée.

— Et joliment débourrée. C'est à présent la plus belle fille de l'Opéra.

— Oh ! non, pas la plus belle. Je n'ai pas d'aveuglement maternel. Marie Fernot est mieux que Virginie.

— Et Pauline, quel âge a-t-elle maintenant ?

— Elle va sur ses quinze ans.

— Quinze ans, comme ça pousse ! Je crois la voir encore, haute comme ça, dans les petites gamines de *Guillaume Tell*, en l'air, sur le pont, au-dessus du torrent, pendant le ballet.

— Oui, quinze ans. Elle est dans le pre-

mier quadrille et elle sera coryphée au premier examen, j'en suis bien sûre... D'abord, l'autre jour, en passant, le directeur lui a pris le menton, et il ne prend pas le menton à tout le monde, le directeur.

— Quinze ans ! je n'en reviens pas... Et rien encore, j'espère, rien, n'est-ce pas, Madame Cardinal ?

— Oh ! non, rien, rien !... Ah ! mon Dieu, ça n'est pas faute de propositions. On me l'a déjà beaucoup demandée. Il y a surtout Monsieur N*** qui ne bouge pas de la maison, mais la petite ne peut pas le souffrir ; alors je n'ai pas le cœur de la brusquer ; et puis, voyez-vous, ce n'est pas là le rôle d'une mère.

— Vous avez de bons sentiments.

— Oh ! moi, pour les sentiments !... D'ailleurs, à quoi bon se presser, je vous le demande ? La petite sera encore plus jolie l'année prochaine que maintenant.

— Et Virginie ? toujours Monsieur Paul ?

— Monsieur Paul ! Comment, vous ne savez pas ? D'où sortez-vous ?

— J'arrive de Russie. J'ai passé trois mois à Saint-Pétersbourg.

— C'est vrai, il y a un siècle qu'on n'a eu le plaisir de vous voir... J'en faisais même la remarque avant-hier à Monsieur Cardinal... Eh bien ! il y a eu du nouveau, allez, pendant ces trois mois. C'est fini avec Monsieur Paul !

— Fini ! qu'est-ce qui est donc arrivé ?

— Un accident, mon Dieu ! pas autre chose.

— Un accident !... Racontez-moi !...

— Très volontiers... mais voilà la fin de l'acte... Nous gênerions les machinistes pour le changement. Venez, là, dans ce petit coin à gauche.

Je suivis docilement la respectable Madame Cardinal, et voici ce qu'elle me raconta, dans le petit coin à gauche :

« Monsieur Paul, vous savez, il avait la

manie d'être toujours en mouvement; il allait d'un côté, il allait de l'autre; vers le commencement de février, un beau matin il dit : « Je vais aller passer trois jours » chez moi, en Bourgogne, pour des travaux... » Le jour même, — il y a des fatalités dans la vie! — voilà qu'un garçon, qui n'était pas venu chez nous depuis des semaines et des mois, arrive nous rendre visite. C'était un nommé Crochard, qui est acteur à la Porte-Saint-Martin. Vous le connaissez?... Non... Ça ne m'étonne pas... Il ne joue que des bouts de rôle, mais c'est un garçon qui a du physique et des moyens; bien sûr, un jour ou l'autre, il percera.

» Donc il arrive et nous dit : « Voulez-vous » venir ce soir à la Porte-Saint-Martin? Je » joue un des seigneurs dans *Lucrece Borgia*. » Je vous apporte quatre places. » Il n'y avait pas d'Opéra le soir, pas de répétition; nous répondons : « Ça va. » Nous voilà au spectacle. Dame! Crochard n'avait pas grand'

chose à dire; mais, malgré ça, il trouvait moyen de se faire remarquer; de la diction, de l'organe, un beau costume, du prestige enfin. Moi, j'étais dans l'admiration : « Ah! qu'il est beau! Ah! qu'il est » bien! » Virginie, elle, ne disait rien. J'aurais dû me méfier, mais j'étais bête ce soir-là, je n'ai rien vu, et cependant, Dieu sait! ça n'est pas l'ingénuité qui m'étouffe.

» Le lendemain, à quatre heures, j'étais seule avec Virginie; elle se piquait des chaussons de danse; on sonne; je vais ouvrir: c'était encore Crochard. Il entre et il nous dit : « Avez-vous été contentes? — Si » nous avons été contentes! » Et on cause. Moi, au bout d'un quart d'heure, je me trouve obligée de sortir; nous avons du monde à dîner, il fallait un poisson. Je m'en vais; je reviens; Virginie était très rouge, Crochard aussi. Je ne me suis rappelé ça qu'après.

» Le surlendemain, Monsieur Paul revient

de Bourgogne, et voilà qu'au moment même où il était à la maison, on apporte une lettre pour Virginie. Moi, bêtement, j'entre avec la lettre à la main.

» Il y avait Monsieur Paul dans un fauteuil, et Virginie debout près de la cheminée. Je dis : « Virginie, c'est une lettre pour toi. Je » ne connais pas l'écriture. » Je pensais que c'était quelque déclaration, et je savais que Monsieur Paul aimait à lire ces lettres-là ; ça n'avait pas d'inconvénient de les lui montrer, puisque, dans ce moment-là, nous étions décidées à tout refuser en dehors de Monsieur Paul. Mais voilà Virginie qui prend la lettre, qui l'ouvre et qui s'écrie : « Ah ! c'est de lui ! »

« Qu'est-ce que vous voulez ? ça lui échappe à cette enfant ; et puis, voyant Monsieur Paul qui s'était levé, elle pousse un petit cri et se trouve mal. La lettre tombe par terre, Monsieur Paul saute dessus. Ah ! je ne l'en blâme pas ; à sa place j'en aurais

fait autant. Il lit la lettre comme ça, en un clin d'œil ; puis je le vois qui, tranquillement, prend ses gants et son chapeau. Moi, tout en m'occupant de Virginie, qui était là toute froide dans un fauteuil, je dis à Monsieur Paul : « Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? » Il me répond : « Il y a ça. » Il me rend la lettre et il s'en va. Je dois dire que, le soir, il a envoyé dix mille francs à Virginie. Oh ! il faut être juste, Monsieur Paul s'est conduit en homme du monde.

« Vous pensez bien que je ne m'occupais pas de la lettre. Je m'occupais de Virginie. Enfin, elle rouvre les yeux. « Ah ! maman ! maman ! — Eh bien quoi ? — Ah ! »
» maman ! cette lettre... — Eh bien ! quoi, cette lettre ? — Elle est de Crochard, maman. — Eh bien ! quoi, Crochard ? — Ah ! »
» c'est que si tu savais, l'autre jour... —
» Quel jour ? — Pendant que tu étais allée
» acheter le poisson.. — Eh bien ! quoi,

» pendant que j'étais allée acheter le pois-
» son, quoi ? quoi ? quoi ? — Eh bien ! oui,
» maman, oui... Qu'est-ce que tu veux?...
» Ç'a été comme une folie. »

« Et crac, là-dessus, voilà mon imbé-
» cile qui se révanouit. Moi, je lui dis :
» Allons, pas de bêtises, c'est un malheur ;
» mais la santé d'abord. Comment as-tu
» fait cette sottise-là et qu'est-ce qu'il
» t'écrit, ce cabotin de malheur?... »

« Ah ! mon cher Monsieur, il écrivait des
choses qui prouvaient que Virginie lui avait
couru après, depuis cette bête d'histoire. Il
s'excusait de n'être pas revenu ; il répétait
dans la journée et jouait le soir ; et il la tu-
toyait, et il l'appelait : « ma colombe ! mon
ange adoré !... » et il finissait en disant
qu'il serait seul, chez lui, rue de Paris, à
Belleville, le lendemain, à quatre heures.
Des abominations, quoi ! Et il aurait encore
fallu que Virginie se dérangeât pour... Com-
prenez-vous ça ?

« Je donne la lettre à Virginie : « Tiens,
» lis-moi ça, il se moque de toi ; et tu ne
» l'as pas volé, et le résultat, c'est que
» Monsieur Paul est parti. — Ah ! ça m'est
» bien égal, Monsieur Paul. — Des bêtises,
» encore ce mot-là ! Allons, lève-toi, fais
» un tour dans la chambre, tu es comme
» une moite... Ah ! c'est moi qui t'aurais
» flanqué deux belles calottes, et même
» mieux que ça, si tu n'avais pas trouvé bon
» de te trouver mal ; mais encore une fois,
» la santé avant tout. Ça va mieux, n'est-ce
» pas?... Oui... Eh bien, il faut tout de
» suite écrire à Monsieur Paul pour lui de-
» mander pardon. — Non ! non ! non ! »

» Elle n'a pas cédé. En revanche, je crois
bien que, le lendemain, elle aurait voulu
filer pour aller chez son Crochard ; mais,
Monsieur Cardinal et moi, nous avons fait
bonne garde... Elle a essayé de se mutiner ;
elle n'y a rien gagné que les deux calottes
en retard de la veille ; et tout ce que le Cro-

chard a eu pour se distraire, à quatre heures, ç'a été une belle lettre de Monsieur Cardinal. J'ai oublié le texte entier, mais je sais que ça commençait par ces mots : « Monsieur, c'est un père irrité qui répondra à votre honorée du .. etc., etc. »

« Enfin le Crochard s'est tenu tranquille et Virginie a eu l'air de ne plus y penser. Cependant, pas de nouvelles de Monsieur Paul, autres que les dix mille francs. Vous me direz que c'était quelque chose. Moi, de temps en temps, je parlais à Virginie d'écrire à Monsieur Paul. Elle me répondait : « Oui, pour renvoyer les dix mille francs. » Alors je n'insistais pas. J'ai eu ensuite envie de lui écrire moi-même à Monsieur Paul; j'ai consulté Monsieur Cardinal, il m'a dit : « Il y a du pour et du contre; mais, toutes » réflexions faites, ce n'est pas à une mère » de se mêler... Non, non... J'écrirai, moi ! » Mais n'aie pas peur: je ne prononcerai pas le nom de Virginie; ce sera une lettre

» d'homme à homme ; je dirai à Monsieur Paul que je regrette beaucoup que, par un événement indépendant de ma volonté, nos relations se trouvent interrompues, etc., etc. »

» Et il a écrit... Pas de réponse... Un mois s'est passé comme ça... mais nous nous trouvions bien solitaires. Vous savez, quand on est habitué à avoir du monde. Monsieur Cardinal surtout se plaignait ; il me disait du matin au soir : « Comme la maison est triste ! Comme nous voilà seuls ! » Il allait au café, le soir, au lieu de rester en famille, comme autrefois avec Monsieur Paul.

» A l'Opéra, on n'avait pas su l'affaire Crochard ; mais on voyait bien qu'avec Monsieur Paul c'était rompu ; alors, n'est-ce pas ? naturellement, il y avait de ces messieurs qui se mettaient à tourner autour de Virginie. Celui qui tournait le plus, c'était le marquis Cavalcanti. Vous le con-

naissez?... Il m'a souvent parlé de vous et dans les meilleurs termes.

» Virginie ne répondait rien ni au marquis, ni aux autres. Elle avait gardé de la tristesse de tout ça, elle maigrissait, elle dépérissait, elle n'avait plus de force du tout, elle ne pouvait pas rester seulement une demi-minute sur ses pointes, le matin, à la leçon; et pourtant, vous savez si elle en avait des pointes, c'est-à-dire que je crois qu'elle aurait vécu debout sur ses pointes. Je lui disais : « Mon enfant, il ne » faut pas te laisser aller, il faut rarranger ta vie. — Oh! maman, ils m'ennuient » tant, tous, tous! » Enfin, un jour, elle reçoit une lettre du marquis, elle me la » passe : « Tiens, lis, maman. » C'était superbe! C'était même trop beau! Vous allez comprendre pourquoi, tout à l'heure.

» Je dis à Virginie : « C'est évidemment » un homme qui sait vivre; mais l'aimes-tu? — Oh! maman, l'aimer, lui! Com-

» ment veux-tu que je l'aime? Seulement,
» ma foi, lui ou un autre, ça m'est bien
» égal. Et, vois-tu, puisqu'il faut que je
» prenne quelqu'un, j'aime mieux en pren-
» dre un que je n'aime pas. Ça fait trop
» de peine, les autres. »

« Et la voilà qui se met à pleurer comme
une fontaine. Auriez-vous jamais cru ça,
monsieur? Elle pensait encore à ce Cro-
chard! Je lui dis : « Voyons, mon ange,
» remets-toi. Rien ne presse... Ne parlons
» plus du marquis... Nous en reparlerons
» demain. — Non, non, maman, finissons-
» en tout de suite... Il est laid, il est ridi-
» cule... Je suis sûre de ne pas l'aimer...
» C'est celui-là que je veux! »

« Et v'li, v'lan, elle lui écrit et me donne
la lettre pour la faire porter. Vrai! j'étais
embarrassée, et, comme dans toutes les
grandes occasions, je vais consulter Monsieur
Cardinal. Il me dit : « Ça n'est pas con-
» venable que Virginie écrive à ce monsieur

» qu'elle ne connaît pas... non, ça ne serait
» pas convenable. Je vais écrire, moi. » Il
s'est mis à écrire, et, de temps en temps,
tout en écrivant, il s'arrêtait et me disait :
« Madame Cardinal, cette lettre n'est pas
» commode à écrire, mais je l'écrirai tout
» de même. » Et il l'a écrite, et elle était
très bien.

» Ah! c'est que, voyez-vous, Monsieur
Cardinal a beaucoup de tact dans les cir-
constances délicates. Il ne parle jamais de
Virginie, il prend toujours, comme je vous
l'ai déjà dit, les choses d'homme à homme...

» Le lendemain, le marquis arrive. La
glace est toujours difficile à rompre dans
une première entrevue; mais le marquis a
été très adroit et très distingué, il a eu une
façon détournée d'amener la conversation :
« Eh bien? a-t-il dit, comment allons-nous
arranger notre petite existence? » Moi, je
lui ai répondu : « Mais, monsieur le mar-
quis, quels sont vos projets? » Alors, lui,

de nous raconter ses projets. Des horreurs, de vraies horreurs ! Figurez-vous qu'il voulait nous faire une petite pension, à Monsieur Cardinal et à moi, puis s'installer avec Virginie, dans son hôtel du boulevard de la Reine-Hortense.

» Oh ! par exemple, c'est là qu'il fallait voir Monsieur Cardinal ! il a été superbe ! La dignité du père de famille, quoi ! « Monsieur le marquis, a-t-il dit, entendez bien » ceci : rien ne pourra nous séparer de » Virginie ; et plutôt que de la laisser sortir » d'ici sans nous, nous serions prêts, Madame Cardinal et moi, à nous contenter, » pendant tout le reste de notre vie, du » plus modeste ordinaire : la soupe et le » bœuf et pas un grain de sel avec... Que » désire Virginie, d'ailleurs ? Vivre entourée de ses parents. C'est une fille sage » et qui n'a pas d'idées de grandeur... »

« Il était lancé, il aurait continué comme ça pendant très longtemps, mais Virginie

lui a coupé la parole : « Papa a raison, » monsieur, dit-elle, nous sommes habitués » à vivre ensemble, et il ne faut pas essayer » de nous séparer. — Mais tout ce que » vous voudrez, mademoiselle, tout ce que » vous voudrez, car mon amour... »

« Ça, c'était trop pour Monsieur Cardinal ! Il se leva tout pâle de colère : « Pas de » ces choses-là devant moi, monsieur le » marquis, ça ne me regarde pas, ces » choses-là ! — Mais il faut bien, répondit » le marquis, que je m'entende avec Made- » moiselle votre fille. — Je ne sais pas ce » que vous voulez dire ; je ne dois pas sa- » voir ce que vous voulez dire ! D'ailleurs, j'ai » un rendez-vous à quatre heures, je suis » attendu. Je sors, je m'en vais, mais » avec l'espérance de vous dire au revoir et » non pas adieu. — Je le désire bien vive- » ment, Monsieur Cardinal. — Au revoir » donc, Monsieur le marquis. » Et Mon- » sieur Cardinal sortit, sans que, comme

vous l'avez vu, sa dignité ait été un seul instant compromise.

» Dès que Monsieur Cardinal fut parti, nous tombâmes bien vite d'accord, moi et le marquis. Quant à Virginie, elle ne bronchait pas, elle ne bougeait pas plus que s'il avait été question de la découverte de l'Amérique. Tout ça lui paraissait aussi indifférent que n'importe quoi; il est vrai qu'on n'avait pas besoin d'elle, pour le moment.

» Il fut donc décidé, entre le marquis et moi, qu'on louerait un grand appartement, dans lequel tout le monde pourrait tenir. Le marquis, d'abord, avait proposé de nous prendre tous dans son hôtel, mais je lui avais répondu que jamais Monsieur Cardinal n'accepterait cela; et, à ce propos, je lui avais bien expliqué le caractère de Monsieur Cardinal : que c'était un homme qui tenait, avant tout, à l'honneur, au respect, à la considération; qu'il fallait, à tout prix,

sauver les apparences ; que, pour cela, deux portes et même deux escaliers étaient nécessaires, afin qu'il n'y eût jamais de rencontres désagréables à des heures indues.

» Le marquis comprit très bien tout ça; dès le lendemain matin, il se mit en campagne, et, à midi, l'appartement était trouvé. C'est là que nous demeurons maintenant... rue Pigalle. Monsieur Cardinal aime les vieux quartiers. Nous y sommes très bien, vous pouvez venir nous voir. Au milieu, salon, salle à manger; à droite, nos appartements, à Monsieur Cardinal, à moi et à Pauline; à gauche, les appartements de Virginie et du marquis. Deux portes, deux escaliers. Le marquis a beaucoup insisté pour nous faire prendre le côté du grand escalier, à Monsieur Cardinal et à moi; mais Monsieur Cardinal a refusé avec son tact habituel. Le tact, vous savez, c'est son fort. Nous avons pris l'escalier de service.

» Vous voyez comme tout ça est bien réglé ; et cependant, mon cher monsieur, nous ne sommes pas aussi heureux qu'on pourrait le croire. Il y a des moments où je regrette Monsieur Paul... Ah ! c'est qu'il m'aimait bien, Monsieur Paul ! Il m'emmenait toujours au spectacle, et, ces soirs-là, il louait des fauteuils d'orchestre pour Monsieur Cardinal, qui, vous le comprenez bien, n'aurait jamais consenti à se montrer dans la même loge que... Tout ça est bien changé avec le marquis. Il cherche toujours à m'isoler de Virginie...

» Ce n'est pas tout. Le marquis et Monsieur Cardinal n'ont les mêmes idées sur rien, ni sur la littérature, ni sur la politique, ni sur l'intolérance religieuse, sur rien enfin ; et ça amène tous les jours des disputes. Cavalcanti met sur sa carte : chambellan honoraire de... de... enfin d'un des petits princes dégomés après Solférino ; il est contre le progrès, pour les nobles, pour les

prêtres; vous comprenez qu'il n'a pas beaucoup de chances de s'entendre avec Monsieur Cardinal, qui n'aime ni les rois, ni les jésuites. C'est de là que viennent les scènes, et il y en a quelquefois de terribles.

» Tenez, par exemple, notre dîner du vendredi saint, il y a une quinzaine de jours, ç'a été un drame, un vrai drame! D'abord, il faut vous dire que, la veille, le jeudi saint, Monsieur Cardinal, pour taquiner le marquis, avait dit: « Je pense bien que demain, » Madame Cardinal, vous nous ferez manger un bon gigot. » Le marquis alors m'avait dit tout simplement: « Madame Cardinal, vous savez, moi, demain, je fais maigre. — Et moi, riposta Monsieur Cardinal, qui veut toujours avoir le dernier, demain, » vendredi saint, je mangerai un bon » gigot! »

» Le marquis ne répondit rien, et ça en resta là. Monsieur Cardinal rageait en dedans. Il avait cherché une querelle. Il

aime bien avoir le dernier, mais il aime bien qu'on le lui dispute, parce que, sans ça, où est le plaisir? Le lendemain, c'était le fameux dîner, moitié maigre, moitié gras : le gigot d'un côté, la morue de l'autre. Ça ne pouvait pas se passer tranquillement. Pour comble, au moment même où on se mettait à table, voilà Alphonse qui fait une boulette... Alphonse, c'est notre domestique mâle.. Nous avons un domestique mâle maintenant! Et sa boulette, la voilà. Le marquis est abonné à la *Gazette de France*, Monsieur Cardinal est abonné à la *Marseillaise*. Alphonse se trompe ; il remet la *Gazette de France* à Monsieur Cardinal et au marquis la *Marseillaise*. « Monsieur le » marquis, dit alors Monsieur Cardinal, » voici votre ignoble *Gazette de France*! — » Monsieur Cardinal, répond le marquis » avec un sourire, voici votre délicieuse » *Marseillaise*!... » Délicieuse! C'était de l'ironie, vous comprenez. De l'ironie, il n'y

a rien qui irrite autant Monsieur Cardinal ; il dit souvent que c'est l'arme des Italiens, et qu'ils ont une façon à eux de la manier.

» Après l'échange des journaux, moment de silence ; puis la conversation s'engage, et, de fil en aiguille, on en arrive à parler du Concile. Voilà Monsieur Cardinal qui prend feu comme de l'amadou, et qui dit que c'est abominable, toutes ces intrigues des jésuites, que Rome appartient aux Italiens, que la France n'a rien à voir là dedans, et à bas le pape, et à bas les jésuites, et vive l'unité italienne, *et cætera, et cætera*, enfin un grand discours qui se terminait par : « Tous les prêtres, c'est de la canaille ! »

» Le marquis continuait à manger sa morue, sans rien dire... C'était encore de l'ironie, ce silence !... Alors, moi, je juge que c'est mon devoir d'épouse de soutenir Monsieur Cardinal et je m'écrie : « Répondez tout de suite à Monsieur Cardinal autrement

que par le dédain. Pas de silence ironique, entendez-vous! »

» Là-dessus, voilà le marquis qui perd patience, qui se lève et qui dit : « Monsieur Cardinal, je vous prie de ne pas tenir un pareil langage, surtout en un tel jour. — Rien ne m'empêchera de dire ma pensée, toute ma pensée, répond Monsieur Cardinal; de la canaille, je le répète, je le maintiens. — Monsieur Cardinal, je vous défends de toucher à ma religion, je suis catholique, il y a eu deux évêques dans ma famille. Je vous défends, entendez-vous!... »

» Ah! par exemple! la moutarde me monte au nez: « Vous osez dire: je vous défends... à Monsieur Cardinal! quand vous êtes chez lui, à son foyer domestique, à sa table!... C'est trop fort!... Tenez, vous me faites pitié avec votre religion! Ayez donc de la morale avant d'avoir de la religion. — De la morale?

» qu'est-ce que vous voulez dire, Madame
» Cardinal? — Ce que je veux dire, c'est
» bien simple, allez. Comment, voilà un
» homme marié, qui a une femme, trois
» enfants, qui laisse tout ça végéter en
» Italie, pour venir vivre à Paris avec une
» danseuse! Et puis il parle de ses senti-
» ments religieux! Non, vrai, ça me coupe
» l'appétit. — Madame Cardinal, vous allez
» trop loin. Oui, je suis marié, mais je vous
» ai dit cent fois que la marquise avait eu
» les premiers torts; je ne serais pas ici,
» si la marquise n'avait pas eu les premiers
» torts. — Eh bien, c'est encore poli pour
» Virginie? Tu entends, Virginie! Il dit
» qu'il ne serait pas ici, si la marquise
» n'avait pas eu les premiers torts... Il
» t'insulte! — Je n'ai pas insulté votre fille,
» c'est vous, vieille folle!... »

» Monsieur Cardinal se lève : « Je vous
» défends, dit-il, d'appeler ma femme vieille
» folle. — Vieille sorcière, si vous aimez

» mieux. — Pas davantage! — Vieille
» sorcière!... et moi qui lui ai donné ma
» fille! — Votre fille! c'est par amour
» qu'elle s'est donnée à moi! — Par amour,
» Virginie, ma fille, à un homme comme
» vous, par amour!... Vous ne le croyez
» pas!... C'est-à-dire que, la veille du jour
» ou ça s'est décidé, Virginie m'a consultée,
» car elle ne fait jamais rien sans me
» consulter; non, excepté Crochard, elle
» n'a jamais rien fait sans consulter sa
» mère! Et c'est moi qui lui ai dit: « Prends
» le marquis; ce n'est qu'un marquis
» italien, mais c'est toujours un marquis. »
» Et Virginie m'a répondu: « Ce n'est pas
» là ce qui me décide, maman; ce qui me
» décide, c'est que celui-là, au moins, je
» suis bien sûre de ne jamais l'aimer, et
» alors, s'il me quitte un jour, j'en aurai
» du plaisir plutôt que du chagrin. » —
» As-tu dit cela, Virginie? s'écria le marquis.
» — Pas tout à fait, maman arrange un

» peu. — Non, je n'arrange pas. Devant
» Dieu qui m'entend, je n'arrange pas! —
» Ne blasphémez pas, Madame Cardinal,
» s'écria le marquis. — D'abord je blas-
» phémerai si ça m'amuse, vieille mesure
» italienne. »

» Là-dessus, voilà que le marquis m'ap-
pelle coquine; Monsieur Cardinal se lève
et veut jeter une carafe à la tête du marquis,
Pauline se sauve en pleurant, et Virginie,
à moitié pâmée, s'écrie: Papa! Maman!
Édouard! (Édouard, c'est le nom du mar-
quis); et puis elle se met à fondre en larmes,
en disant: « Ah! je vois bien qu'il faudra
» nous séparer! »

» C'était un joli tralala, je vous en ré-
ponds. Par bonheur, arrive Madame Berson,
la couturière du second, qui venait pour faire
un loto. Chacun s'efforce de prendre une
contenance, et le marquis s'en va; dès qu'il
est sorti, nous cherchons, Monsieur Cardi-
nal et moi, à dire quelques mots aimables à

Madame Berson ; mais elle s'aperçoit bien qu'il y a quelque chose, et comme c'est une femme de tact, au bout d'un quart d'heure, elle nous quitte.

» Virginie, qui boudait, prend le *Petit Journal* et se met à lire. Alors Monsieur Cardinal m'emmène dans un coin : « As-tu entendu le mot de Virginie ? — Quel mot ? — Il faudra nous séparer. — Oui, eh bien ? — Eh bien, c'est pour nous qu'elle a dit ça. — Pour nous ! Tu perds la tête, Monsieur Cardinal, c'est pour le marquis. Virginie, renie son père, renie sa mère ! Allons donc ! Du reste, tu vas voir... Chérie ? — Maman. — Sais-tu ce que me dit Monsieur Cardinal ? Que tu as parlé de nous quitter ? — Moi ! — Oui, que tu as dit qu'il faudrait se séparer ? — Oh ! papa, oh ! maman, pouvez-vous croire ? C'est à Édouard que je pensais en disant cela. Entre vous et lui, hésiter, est-ce possible ? Seulement là, vrai, vous lui en avez trop dit ce soir, laissez-le

» un peu tranquille sur la politique et la religion. — C'est que, répond Monsieur Cardinal, la politique, la religion, tout est là. — On peut parler d'autre chose, cependant. — Oui, mais alors on a des conversations terre à terre. — Ah bien ! voyons ; papa, un peu de patience. — J'en aurai, fillette, j'en aurai, mais faisons la paix. »

» On rappelle Pauline. Nous nous embrassons tous. J'en avais des larmes plein les yeux. Puis, bien gaiement, tous les quatre, nous nous mettons au loto. A minuit, le marquis revient. Il me salue, je le salue, tout cela très convenablement ; et je rentre chez moi avec Monsieur Cardinal... Je me couche et je m'endors ; mais voilà qu'au petit jour, toc, toc, on frappe à ma porte. Qu'est-ce qui est là ? — C'est moi, le marquis. Levez-vous tout de suite.

» Je passe vite une camisole et j'arrive. Le marquis était là, en pantoufles et en robe de chambre. « Virginie est malade ? — Oh !

» souffrante seulement. — C'est cette scène
» d'hier qui lui aura tourné le sang. Je
» vais lui faire un bain de pieds. — Oui, un
» bain de pieds, c'est ce qu'elle demande.»

» Vite, je vais à la cuisine, j'allume le feu
et je me mets à souffler; de temps en temps,
le marquis venait voir si l'eau était bouil-
lante. Enfin ça finit par bouillir, je verse
mon eau et je pars, portant le bain de
pieds. Je traverse la salle à manger, je
traverse le salon, je frappe à la porte de la
chambre : « C'est moi, ouvrez, j'apporte le
» bain de pieds. — C'est bien, donnez-le-
» moi. — Comment que je vous le donne ! —
» Oui, je le lui ferai prendre. — Comment !
» vous avez la prétention de faire prendre
» un bain de pieds à mon enfant, quand
» je suis là ! — Je vous dis qu'on n'a pas
» besoin de vous. Lâchez ça ! — Jamais de
» la vie ! »

» Il empoigne le bain de pieds, mais je
tenais bon. Il tire de son côté, moi du mien ;

la moitié de l'eau bouillante lui tombe sur les jambes, il pousse un cri et lâche prise.

» Alors, moi je passe et je cours à ma Virginie : « Tiens, mon ange, voilà ton bain » de pieds ! »

« Et regardant le marquis bien dans les yeux : « Essaie un peu, vilain singe, » d'arracher une mère des bras de sa fille. » Tu abandonnes tes enfants, toi, mais moi » je n'abandonne pas la mienne ! »

A ce moment, Madame Cardinal s'interrompt et s'élança au petit trot sur le théâtre, puis revint tout de suite en tenant Pauline par l'oreille. « Ah ! petite créature ! — Mais, maman... — Je te dis que Monsieur de Gallerande vient de t'embrasser, là, derrière un portant. — Je te dis que non. — Je te dis que si. »

Et Madame Cardinal à cette phrase ajoute un bon soufflet. Le régisseur de la danse accourt. « A l'amende, mademoiselle Pau-

line, à l'amende! — Moi, monsieur Pluque, à l'amende, parce que maman m'a giflée!... — Je ne peux pas mettre madame votre mère à l'amende; elle n'émerge pas, elle; et même, mieux que ça, je vous mettrai deux fois à l'amende, Mademoiselle Pauline. — Et à cause? dit Madame Cardinal. — A cause de votre présence dans les coulisses, Madame Cardinal; les mères ne doivent pas descendre sur le théâtre. C'est le règlement. — Il est moral, votre règlement; c'est pour empêcher les mères de veiller sur leurs enfants. — Ça, je ne sais pas; tout ce que je sais, c'est que votre fille en aura pour six francs, à la fin du mois. — Eh bien! répondit Madame Cardinal, on les payera, vos six francs, on est au-dessus de vos six francs, nous serions bien abandonnées de Dieu, si nous n'avions pas quelqu'un pour les payer, vos six francs! Allons, viens, Pauline. »

Puis, après m'avoir souhaité le bonsoir :

« Ah ! monsieur, me dit Madame Cardinal, deux filles, à l'Opéra, dans la danse, quel tintouin pour une mère !

II

MONSIEUR CARDINAL

Le 22 novembre 1871, à neuf heures du soir, je suivais un des soixante couloirs qui se mêlent et s'entortillent dans le dédale des bâtiments de l'Opéra. L'avertisseur de la danse, une cloche à la main, marchait devant moi ; il carillonnait à tour de bras et, d'une voix traînante, criait : « En scène, Mesdames, en scène ; on commence le deuxième acte. »

De la loge des coryphées, je vis sortir une quinzaine de jeunes personnes qui, bavardant, riant, criant, se disputant et se bousculant, se précipitèrent comme une avalanche. Je me plaquai contre le mur et fus salué au passage d'une quinzaine de : « Bonjour, vous... Tiens, vous voilà... Qu'est-ce que vous venez faire ici ? » Je laissai passer respectueusement cette agréable trombe, et tout ce petit monde pimpant, fringant, décolleté, vêtu de soie et de satin, dégringola lestement les escaliers.

Ce que je venais faire ? Je le savais très bien. J'étais à la recherche de ma respectable amie Madame Cardinal. La porte de la loge était restée ouverte. Je regardai. Des habilleuses accrochaient à des patères, contre les murs, des robes crottées et des jupons de flanelle rouge à cerceaux. C'étaient les chrysalides d'où venaient de s'envoler les papillons étincelants du ballet de *Don Juan*. Trois ou quatre mères étaient

là, assises sur des chaises de paille, causant, tricotant ou sommeillant.

Dans un coin j'aperçus Madame Cardinal. Ses deux grands tire-bouchons blancs faisaient correctement la haie autour de son visage patriarcal. Sa tabatière sur les genoux et ses lunettes sur le nez, Madame Cardinal lisait un journal.

J'approchai. Madame Cardinal, tout entière à sa lecture, ne me vit pas venir. Je me laissai tomber sur un petit tabouret, à ses côtés, et je lui jetai, rapidement, à voix basse, cette simple phrase dans l'oreille :

— Madame Cardinal, vous allez me raconter l'histoire de Monsieur Cardinal.

— Mais il n'y a pas d'histoire de Monsieur Cardinal !

— Il y en a une, et très intéressante : Monsieur Cardinal a été juge de paix sous la Commune, Monsieur Cardinal a été arrêté...

— Plus bas... plus bas... personne à l'Opéra ne se doute...

— Je parlerai aussi bas que vous voudrez ; mais je veux des détails... Tout ce qui vous touche m'intéresse... Quant à ma discrétion...

— Je la connais !... Et je veux bien vous raconter... Mais rapprochez votre tabouret.

Je rapprochai mon tabouret. Madame Cardinal commença :

« Je suis obligée de reprendre les choses d'un peu haut parce que, vous savez, il y a dans la vie des enchaînements de circonstances... C'est par la journée du 4 Septembre qu'il faut que je commence... Ah ! quelle journée pour nous, mon cher monsieur ! La révolution d'abord !... Vous pensez bien que Monsieur Cardinal n'y resta pas étranger. Il était au quai d'Orsay, devant le Corps législatif, au premier rang, contre les grilles... Il ne rentra qu'à six heures, épuisé d'avoir crié : « Vive la République ! » Il rapportait une petite terrine de cinq francs et une bonne bouteille de bourgogne. « Madame

Cardinal, me dit-il, nous allons faire un petit dîner fin. » Mais voilà qu'au moment où nous allions nous mettre à table, Monsieur Cardinal, Pauline et moi, Virginie arrive avec le marquis. — Vous savez, Cavalcanti, le choix de ma fille enfin. — Le marquis nous annonce qu'il part le lendemain pour l'Italie avec Virginie. Il ne voulait pas rester vingt-quatre heures dans une ville où la République venait d'être proclamée par la canaille... A ces mots, Monsieur Cardinal se lève et s'écrie : « J'en étais de cette canaille qui a proclamé la République ! » se jette sur le marquis, l'attrape par le collet et vous le secoue comme un prunier. Nous avons eu toutes les peines du monde, moi et mes deux poulettes, à arracher le marquis des mains de Monsieur Cardinal.

» Virginie, heureusement, avec son tact, a tout arrangé. Elle a expliqué à Monsieur Cardinal que la vraie raison, c'était que l'Opéra allait être fermé pendant le siège,

qu'elle ne voulait pas interrompre sa danse, qu'on lui offrait un engagement à Milan, etc., etc. Monsieur Cardinal s'est apaisé : « Je m'incline, a-t-il dit, s'il y a une question d'art et d'avenir pour Virginie. » Le marquis a retiré son mot sur la canaille, et ils se sont séparés très convenablement, lui et Monsieur Cardinal.

» Pendant le siège, il y a eu tout le temps deux hommes dans Monsieur Cardinal : il y avait le patriote qui était pour la sortie torrentielle, pour le feu grégeois, pour Paris réduit en cendres... Mais dame... je veux tout vous dire... il y avait aussi le propriétaire... C'est un ange que Virginie !... Avant de partir pour l'Italie, elle avait exigé que le marquis nous réglât, à Monsieur Cardinal et à moi, une position très honorable... Vous pensez bien que tout ça s'était traité directement avec moi et que la dignité de Monsieur Cardinal n'avait pas eu à souffrir...

» Le lendemain du départ du marquis et de Virginie, je dis à Monsieur Cardinal : « Mon ami, est-ce que tu ne connaîtrais pas » un bon placement pour une somme de » trente mille francs? — Une somme de » trente mille francs, me répondit-il, je ne » vous demande pas d'où provient cette » somme. Je ne veux pas le savoir! Mais » il y a, en ce moment, à cause des cir- » constances, une grande baisse sur les » immeubles... Nous allons nous abonner » aux *Petites Affiches*. » Huit jours après, nous achetions aux Batignolles une maison qui était très avantageuse pour le prix. Et voilà pourquoi Monsieur Cardinal était un peu tiraillé sur la question de faire sauter Paris.

» Monsieur Cardinal, d'ailleurs, supporta héroïquement le siège. A cause de son âge et de ses rhumatismes, il ne pouvait pas faire le service de la garde nationale. Mais il trouvait cependant moyen de contribuer à la défense : il allait tous les soirs dans les

clubs ! Cette vie-là ne lui déplaisait pas trop. Il se faisait des relations dans le monde politique. Il commençait à prendre dans Batignolles une certaine importance. Trois ou quatre fois il fut nommé assesseur, et même, un soir, à la *Reine Blanche*, le président s'étant trouvé indisposé et ayant été obligé de sortir pendant quelques instants, Monsieur Cardinal prit sa place au fauteuil pendant ces quelques instants. Quand il rentra, le soir, à la maison, il était fou de joie et se jeta dans mes bras, en s'écriant. « J'ai » présidé, Madame Cardinal, j'ai présidé ! »

« Comment Trochu nous a livrés aux Prussiens avec son fameux plan, vous le savez aussi bien que moi... On a capitulé, on a fait la paix... Monsieur Cardinal se résigna : mais il eut une véritable crise d'exaspération, quand il apprit que le roi Guillaume voulait entrer dans Paris. Voyez-vous, je ne sais pas ce qui serait arrivé si les Prussiens étaient venus aux Batignolles !... Je n'aurais

jamais pu tenir Monsieur Cardinal. Par bonheur, ils n'ont pas dépassé le parc Monceaux.

» Cependant, Monsieur Cardinal ne cessait de me répéter : « Écoutez, Madame
» Cardinal, l'Alsace, la Lorraine, les cinq
» milliards, il faut en prendre son parti ;
» mais qu'ils prennent garde à Bordeaux,
» qu'ils ne touchent pas à la République !
» Ah ! s'ils s'avisait de toucher à la Répu-
» blique ! »

« Par là-dessus, le 18 mars est arrivé, te je vous en donne ma parole d'honneur, Monsieur Cardinal n'y a été pour rien. Par exemple, je l'ai tenu sous clef pendant huit jours. Je me méfiais... Il y avait des gens qui conseillaient à Monsieur Cardinal de se jeter dans le mouvement... C'est que ce n'était pas une recrue à dédaigner. Si Monsieur Cardinal s'était prononcé hautement pour la Commune, il aurait entraîné bien du monde dans Batignolles.

» Mais il ne s'est pas prononcé. D'ailleurs,

moi, je faisais tout ce que je pouvais pour le calmer. Certainement, comme épouse, je partageais toutes les opinions de Monsieur Cardinal ; mais je n'étais pas seulement épouse, j'étais mère. J'avais encore une fille sur les bras, et je me disais : « Avec tout » ça l'Opéra est fermé depuis neuf mois... » et quand rouvrira-t-il ? Et Pauline n'est » pas casée, et j'aurai probablement du » mal à la caser sous la République, tandis » que, sous l'Empire, il faut être juste, ça » allait tout seul. »

» Je ne partageais pas, bien entendu, les préjugés de Monsieur Cardinal contre les hautes classes de la société. Dans les coulisses de l'Opéra, nous autres, nous voyons des gens du monde et nous reconnaissons bien qu'ils ont du bon... Non, ce n'est pas par politesse que je vous dis ça ; je le pense. Je sais bien qu'il en faut des hommes comme il faut, parce que, sans ça, nos pauvres petites, je vous le demande, qu'est-ce qu'elles

deviendraient? Seulement, vous comprenez, ces raisons-là, je ne pouvais pas les donner à Monsieur Cardinal; il m'aurait arrêtée tout de suite pour me dire : « Madame Cardinal, tu sais que je n'aime pas à entrer » dans ces choses-là. »

» Au bout de huit jours, j'ai bien été obligée de rendre la liberté à Monsieur Cardinal. Il m'avait promis de se tenir tranquille. Je l'ai laissé entrer dans le comité de conciliation des Batignolles... C'était excellent!... Il y avait des séances tous les jours; on envoyait des délégués à Versailles. Ça ne pouvait mener à rien; mais enfin ça avait de grands avantages; ça occupait Monsieur Cardinal et ça continuait à lui donner de l'importance, sans le compromettre.

» Et puis ce n'est pas tout. Monsieur Cardinal, pour se distraire, avait encore sa maçonnerie... Monsieur Cardinal, cela va sans dire, faisait partie de la franc-maçonnerie.

Il avait même une dignité. Il était Grand Écossais de la voûte sacrée de Jacques VI. La franc-maçonnerie s'agitait... Il y avait trois partis en présence : les uns qui étaient pour ne rien faire du tout, les autres qui proposaient des manifestations pacifiques, et puis les autres qui voulaient se déclarer pour la Commune. Monsieur Cardinal était d'avis qu'il ne fallait rien faire du tout, que ce n'était pas le rôle de la maçonnerie de se mêler de guerre et de politique.

» La loge se réunissait presque tous les jours ; on se disputait, on se chamaillait ; et, le soir, Monsieur Cardinal, en rentrant, me disait : « Madame Cardinal, si tu veux voir un homme qui vient de briller dans une discussion, regarde-moi. »

» Nous avons boulootté comme ça, pendant un mois, et, je vous assure, si Monsieur Cardinal penchait d'un côté, c'était plutôt du côté de Versailles que du côté de la Commune. D'abord, vous pensez bien qu'il

n'avait pas été satisfait du décret de la Commune sur les loyers. C'était une maison de rapport que nous avions achetée aux Batignolles, et nos locataires, quand le cœur leur en disait, déménageaient sans payer, sous la protection de la garde nationale. Et puis Monsieur Cardinal aime beaucoup les deux petites... Il était bien triste de ne pas avoir vu Virginie depuis près de huit mois, et il savait bien que le marquis ne nous ramènerait pas notre enfant, tant qu'il y aurait la Commune à Paris.

Pour ce qui est de moi, je devenais tout à fait Versaillaise. La Commune, c'est vrai, s'occupait de la réouverture de l'Opéra, mais de l'Opéra sans ballet! L'avenir de Pauline me tourmentait beaucoup, et je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : « Ça ne fait » rien, si l'Empire avait duré deux ou trois » ans de plus, Pauline aujourd'hui serait pe- » titsujet ; et sa position, très probablement, » serait assurée de toutes les manières. » Je

vous demande pardon, je rabâche un peu sur tout ça, mais, vous savez, quand une mère est sur le chapitre de sa fille, le cœur l'emporte.

» J'arrive au 28 avril... la date terrible !... la journée qui a fait tous nos malheurs... Depuis environ une semaine, il tombait, de temps en temps, quelques obus au bout des Batignolles, et Monsieur Cardinal, tous les matins, allait voir sa maison... Voilà donc que, le 26 avril, à onze heures, Monsieur Cardinal rentre avec les yeux qui lui sortaient de la tête et les dents qui lui claquaient dans la bouche : « Madame Cardinal, me dit-il, sais-tu ce qui est arrivé, » Madame Cardinal ? — Non, Monsieur Cardinal ; mais tu me fais peur. — Eh bien ! » Monsieur Thiers, il nous a bombardés !... » Oui, ce que Monsieur de Bismarck n'a pas fait, Monsieur Thiers le fait !... Il n'était pas tombé un seul obus prussien dans les Batignolles, et cette nuit une bombe versaillaise a crevé notre toit. J'aurai au

» moins pour quinze cents francs de répa-
» rations! »

» Je fais prendre un peu d'eau de mélisse
à Monsieur Cardinal; j'essaye de le calmer;
mais il était exaspéré, et tout d'un coup il
s'écrie : « Je ne voulais pas aller demain
» à la manifestation maçonnique, mais
» j'irai, Madame Cardinal, au premier
» rang, offrir ma poitrine aux balles ver-
» saillaises... Mon chapeau, donne-moi mon
» chapeau... Il y a réunion de la loge, à
» midi... Je vais aller retrouver mes frères. »

» Malgré mes cris et mes larmes, il part.
Une grande manifestation était annoncée
pour le lendemain. On devait aller planter
les bannières maçonniques sur les rem-
parts, et, si une balle les touchait, les
frères s'engageaient à marcher contre les
Versaillais. Monsieur Cardinal, la veille
encore, avait combattu le projet; mais, à
ce moment-là, il n'avait pas encore été
bombardé! Ça change bien les idées d'un

homme, de recevoir dans son toit une bombe qui fait un dégât de quinze cents francs.

» Monsieur Cardinal revint à quatre heures. Il était calme, grave, et portait un grand bâton à la main. « Madame Cardinal, me dit-il, tu t'arrangeras comme tu pourras, mais il me faut une bannière maçonniqne, pour demain matin, huit heures, huit heures un quart... Je dois porter une bannière, et je me suis engagé à la fournir, parce que, tu comprends, plus il y aura de bannières, plus ce sera imposant et plus ça donnera à réfléchir à celui qui nous bombarde! Voici le bâton pour la bannière! »

» J'ai vu tout de suite, à l'air et au ton de Monsieur Cardinal, qu'il n'y avait pas à discuter. Nous avons été obligées de nous mettre tout de suite à la besogne, Pauline et moi; et, avec une vieille robe de bal de Virginie, nous avons fabriqué une bannière qui était vraiment très bien. J'avais

sacrifié un de mes jupons de laine et j'avais étendu une couche de flanelle entre les deux épaisseurs de soie. Ça donnait du corps à la bannière. Mais ce qu'il y avait de plus réussi, c'étaient les emblèmes et la légende. Dans un morceau de satin bleu qui venait d'un costume de Virginie, j'avais découpé un triangle, une équerre, un marteau et toutes les lettres nécessaires pour l'inscription : *Aimez-vous les uns les autres*. Et puis j'avais appliqué tout ça sur la soie blanche. Voyez-vous, c'était d'un effet ! Et quand Monsieur Cardinal est parti, à huit heures et demie, dans un petit cabriolet découvert, avec sa bannière qui flottait en l'air, il n'y avait qu'un cri d'admiration dans Batignolles.

» Avant de monter en voiture, Monsieur Cardinal m'embrassa sur le trottoir, au milieu d'un groupe de deux ou trois cents personnes. Moi, je pleurais, je criais, je m'attachais à ses habits, je lui disais :

« Monsieur Cardinal, je ne veux pas te quitter ! Tu vas courir des dangers, je suis ta femme, je dois y participer ! » Mais lui me répondit : « Non, non, Madame Cardinal, je ne t'emmènerai pas. J'ai besoin de toute ma force, tu pourrais me faire faiblir. Adieu !... Laisse-moi !... Je vais offrir ma poitrine aux balles versaillaises ! Ma poitrine après mon toit ! » Là-dessus, il m'embrasse, monte dans son cabriolet, salue la foule, part, et moi, les sangs tournés, presque évanouie, soutenue par Madame Canivet, une de nos amies, qui est ouvreuse à l'Opéra, je regarde s'éloigner la voiture et la bannière qui se balançait au-dessus de la tête de Monsieur Cardinal. Tout le monde me faisait des félicitations sur ma bannière. « Ça sera la mieux, me disait-on, ça sera la mieux. » Mais vous pensez bien que je n'avais pas la tête à recevoir des compliments.

» Le cabriolet n'avait pas tourné le coin

de la rue que je fais cette réflexion : « Il n'a » pas voulu que je l'accompagne ; mais j'ai » bien le droit d'aller le voir passer sur le bou- » levard. Oui, il faut que je montre ça à Pau- » line, il faut que ça reste dans le souvenir » de cette enfant. Il faut qu'elle voie défiler » son père ! » Alors j'ai pensé tout de suite à Monsieur le comte de Glayeul, qui s'était toujours beaucoup intéressé à mes petites... J'avais conduit deux ou trois fois Virginie chez lui... et il ne cessait de me dire, avant le 4 Septembre : « Amenez-moi donc Pauline, un de ces matins. » Et, vous savez, Monsieur de Glayeul n'est pas de ces farceurs qui ne veulent que la perdition de nos filles. Non, c'est un homme sérieux, à qui une mère peut confier son enfant ; c'est un homme qui connaît la danse, c'est un homme qui connaît la vie ; il n'avait jamais donné que de bons conseils à Virginie. Je me dis : « Je vas lui amener Pauline. Il demeure à » l'entresol, sur le devant, boulevard de la

» Madeleine. Ça fera très bien l'affaire, nous serons là aux premières loges sur le passage de la manifestation. »

» Monsieur de Glayeul a reçu Pauline à bras ouverts. Il m'a installée dans un grand fauteuil, devant une des croisées du salon ; il s'est mis à une autre croisée avec Pauline, parce que trois dans la même fenêtre on aurait été trop serré, on se serait gêné les uns les autres... A une heure, le cortège a commencé à défiler. Eh bien, là ! vrai, ils n'ont rien vu, ceux qui n'ont pas vu ça ! C'était superbe !

» En tête, les membres de la Commune, ceints de leur écharpe, puis trois compagnies de turcos de la Commune, puis les délégations maçonniques, et puis enfin les dignitaires et, parmi les dignitaires, Monsieur Cardinal, dont la figure rayonnait et qui portait ma bannière... Moi, je me suis penchée par la fenêtre et j'ai crié à la petite : « Pauline ! Pauline ! Ton père, voilà

» ton père ! » Mais j'avais beau regarder, je ne voyais pas la petite... et je continuais à crier : « Pauline, qu'est-ce que tu fais » donc ? Je te dis que voilà ton père ! »

Enfin elle m'a entendu, elle s'est penchée par la fenêtre, elle était toute rouge d'émotion, la pauvre enfant, et je lui ai dit : « Agite ton mouchoir, Pauline, agite ton » mouchoir. » Et alors, toutes les deux, nous avons agité nos mouchoirs. J'appelais de toutes mes forces : « Monsieur Cardinal ! » Monsieur Cardinal !... nous sommes là... » à l'entresol !... » Il a entendu, a tourné la tête, a incliné lentement sa bannière devant nous, et il a passé !

» Quand j'ai voulu partir avec Pauline, Monsieur de Glayeul m'a dit : « Laissez-moi » donc la petite, je vous la ramènerai ce » soir après le dîner. » Mais j'ai répondu : « Non, non, monsieur le comte, pas aujourd'hui ; ce n'est pas quand Monsieur Cardinal va courir de tels dangers, que je

» pourrais me séparer de mon enfant. Un autre jour, tant que vous voudrez ! » Et j'ai emmené Pauline.

» Nous rentrons... Il pouvait être trois heures.... La canonnade avait cessé. Ça me rassurait un peu. Mais voilà que, vers quatre heures, j'entends cinq ou six détonations. J'ai eu un pressentiment. Je me suis écriée : « Ah ! voilà Monsieur Thiers qui tire sur Monsieur Cardinal ! » Je ne me trompais pas !

» A six heures, la porte s'ouvre violemment ; et Monsieur Cardinal paratt, hors de lui, sans chapeau, les yeux hagards, tout blanc de poussière. Savez-vous ce qui était arrivé ? Un obus versaillais droit sur Monsieur Cardinal, pendant qu'il plantait sa bannière, entre la porte Maillot et la porte Dauphine.

» Monsieur Cardinal se mit au lit avec une fièvre de cheval, et, pendant une grande semaine, il me donna bien des inquiétudes. Il avait le délire toutes les nuits et répétait

toujours les mêmes phrases : « Monsieur
» Thiers bombardeur! Des obus sur ma
» maison! Des obus sur moi-même! Vive la
» Commune! »

» Quand Monsieur Cardinal fut sur pied, vers le 15 mai, je ne pus l'empêcher de se jeter en plein dans le mouvement. On lui offrit, à son choix, une place dans les bureaux de la guerre ou une situation dans la magistrature. Je le poussai à se décider pour la magistrature. Il me semblait que c'était moins périlleux, plus honorable et plus conforme au caractère de Monsieur Cardinal. Le vendredi 19 mai, l'*Officiel* publia l'arrêté qui nommait Monsieur Cardinal à une justice de paix. Moi, j'étais très inquiète; mais ça ne fait rien, je dois l'avouer, j'ai été flattée tout de même de voir le nom de Monsieur Cardinal s'étaler à la première page de l'*Officiel*. Monsieur Cardinal devait tenir sa première audience, le lundi suivant, à neuf heures.

» La veille, le dimanche, il alla se faire photographier en deux poses : dans la première, il était seul, grave, méditatif, sous sa robe de juge, accoudé sur un fût de colonne, tenant à la main l'*Officiel* du 19... c'était le magistrat ! Dans la seconde, il était toujours en juge, mais n'était plus seul, je m'appuyais sur son bras, il me montrait l'*Officiel* du 19, et me souriait... c'était l'époux !

» Le lundi matin, à neuf heures, Monsieur Cardinal, en robe, s'asseyait dans son grand fauteuil de juge ; il avait un tel air d'autorité et de dignité, qu'on aurait pu croire qu'il n'avait fait que cela toute sa vie... Naturellement j'avais amené Pauline. On appelle la première affaire... mais voilà qu'au moment où le plaignant s'approchait, un lascar de la Commune s'élançait dans le prétoire en s'écriant : « L'ennemi est dans nos murs!... Tout le monde aux barricades ! »

» Moi, je n'ai fait qu'un bond sur l'estrade. J'ai tout de suite arraché sa robe à Monsieur

Cardinal, j'ai jeté sa toque de juge dans un coin, et je l'ai emmené dare, dare, à la maison... Là, je l'ai remis sous clef, et, pendant six semaines, il n'a pas mis le nez dehors. Au bout des six semaines, je commençais à respirer, quand, un matin, — c'était le 3 juillet, — on sonne, Pauline va ouvrir et revient épouvantée en criant : « Maman, maman, c'est la police ! »

« C'était, en effet, la police. On a présenté à Monsieur Cardinal la photographie qu'il avait eu la bêtise de faire faire, le jour même de l'entrée des Versaillais. Monsieur Cardinal a été admirable : « C'est bien moi, a-t-il dit, je suis prêt à vous suivre, j'ai fait le sacrifice de ma vie. Je ne rachèterai pas ma vie par une bassesse... Permettez-moi d'embrasser ma femme et je suis à vous. »

Alors il m'ouvrit ses bras. Je m'y précipitai, et il me dit tout bas, rapidement : « Il n'y a que le marquis qui puisse me tirer » delà... Je me rappelle. Il est très lié avec

» Monsieur Thiers. Il dînait chez lui autre
» fois place Saint-Georges. »

» Puis, se redressant, il se tourna vers le
commissaire et lui dit : « Marchons, Mon-
sieur, marchons ! »

» J'envoyai tout de suite une dépêche télé-
graphique à Virginie : « *Ton père sur les
pontons. Viens avec le marquis. Lui seul
peut nous sauver!* » Eh bien, il faut être
juste, c'est un vrai gentilhomme que le
marquis. Quarante-huit heures après, il ar-
rivait à Paris, et comme je lui disais : « Que
» vous êtes bon d'être venu ! — Ne me re-
» merciez pas, me répondit-il, j'avais
» besoin de voir Monsieur Thiers pour les
» affaires de Rome. Je lui parlerai en
» même temps de Monsieur Cardinal. »

» Le lendemain, Monsieur Cardinal
m'était rendu. »

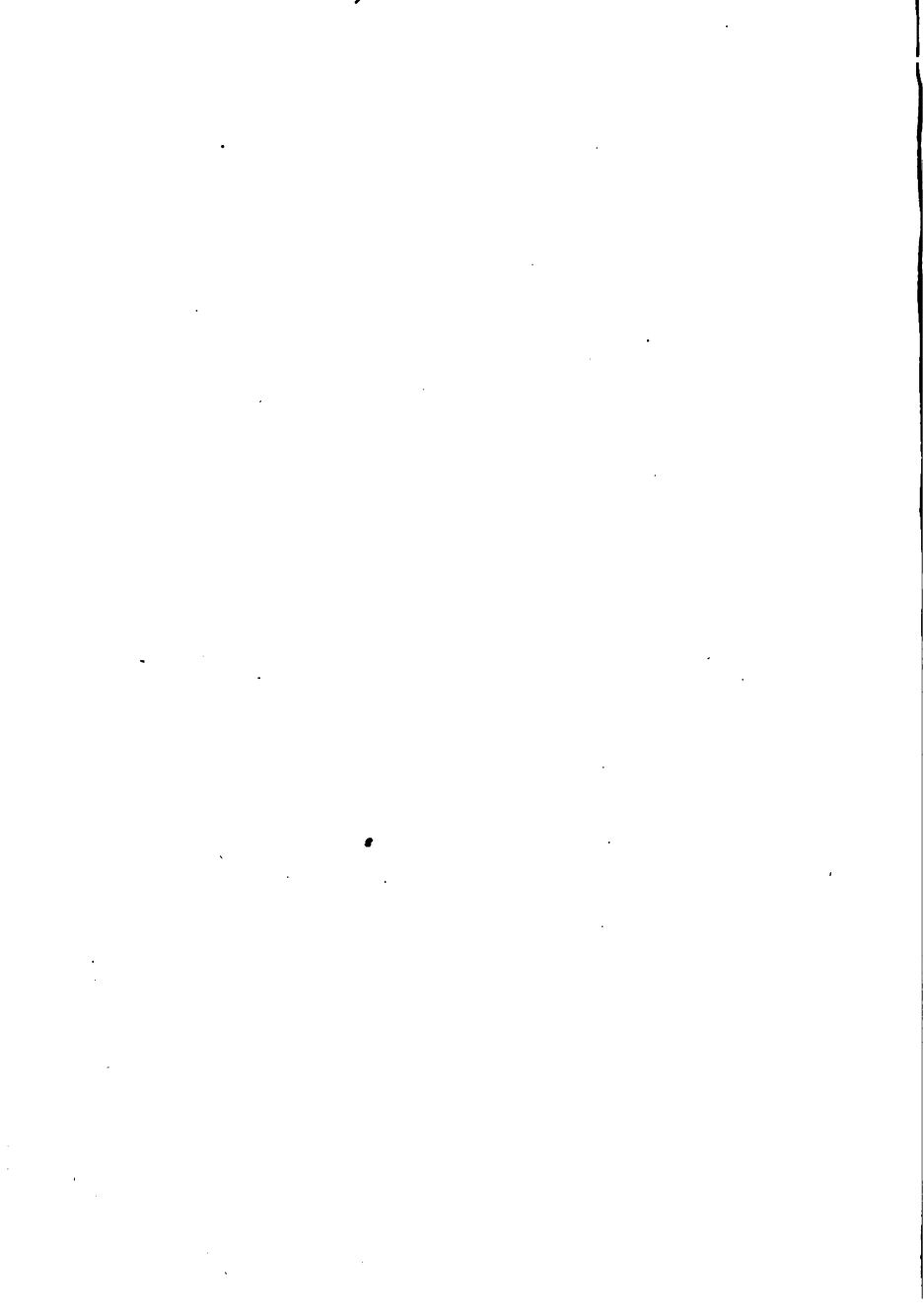
En ce moment les coryphées, fleurs et
papillons, tumultueusement, rentrèrent dans
la loge.

Pauline vint se placer devant Madame Cardinal, et joyeuse :

— Regarde, maman, regarde à mes oreilles ces deux petits diamants, c'est Monsieur de Glayeul qui me les a apportés ce soir.

Madame Cardinal remit en hâte ses lunettes sur son nez, examina les deux petits diamants, et fut, à ce qu'il parait, satisfaite de l'examen ; car, se tournant vers moi :

— Il se conduit très bien avec Pauline, Monsieur de Glayeul... Voyez-vous, c'est une inspiration du ciel qui m'a conduite chez lui le jour de la manifestation de Monsieur Cardinal... Et maintenant allez-vous-en... Vous gênez ces enfants!... Elles sont trop bien élevées pour se déshabiller devant vous.



III

LES PETITES CARDINAL

C'était le 29 novembre 1875, le soir de la reprise de *Don Juan* à l'Opéra. On chantait le second acte. J'avais un fauteuil à l'orchestre, à droite, dans un petit coin peuplé de vieux habitués qui *n'écoutent* que le ballet... Et comme le ballet n'était que pour l'acte suivant, on ne donnait, dans ce petit coin, que fort peu d'attention à la querelle de Zerline et de Masetto... Nous causions...

Nous bavardions... Nous parlions du temps passé, de la vieille salle de la rue Le Peletier, de l'Opéra d'avant la guerre et d'avant l'incendie... Que de pertes irréparables dans le corps de ballet! Que de jolies filles disparues! Les Villeroy, les Brach, les Volter, les Georgeault... et les petites Cardinal...

Les petites Cardinal! Je les avais oubliées. Les petites Cardinal, éternellement flanquées de leur vénérable mère, la majestueuse, la plantureuse Madame Cardinal, avec son imposante couronne de cheveux blancs, avec ses belles lunettes d'argent plantées sur un gros nez tout noir de tabac... Et Monsieur Cardinal!... Je ne savais rien des destinées présentes de cette intéressante famille... L'occasion me parut propice pour en avoir des nouvelles.

Le rideau tombé, je monte sur la scène... Me voilà dans le foyer de la danse, avant l'acte du ballet, commençant patiemment ma petite enquête. J'interroge les anciennes

de l'Opéra. La réponse est partout la même : « Virginie Cardinal n'est pas rentrée à l'Opéra après la guerre, et Pauline Cardinal n'a pas reparu après l'incendie. » Plus de petites Cardinal ! plus de Madame Cardinal ! La chaîne était brisée.

On m'écoutait, d'ailleurs, d'une oreille distraite. Ce n'était pas seulement la première de *Don Juan*, c'était aussi la première des costumes de Grévin, et ces demoiselles frétilaient gentiment devant la grande glace du foyer, sanglant les lacets de leurs chaussures de danse, se détirant pour rompre leurs aillots, faisant bouffer leurs jupes de gaze. Puis, tout d'un coup, brrrr ! brrrr ! sonnerie électrique. En scène !... en scène ! sortie générale. Toute l'armée des Pierrettes, des Polichinelles et des Arlequines va se masser en bon ordre, au fond du théâtre, sur un grand praticable. Elles attendaient là le signal du défilé et faisaient ainsi, en l'air, l'effet d'un peloton de jolis

petits chevaux, encensant, piaffant, se cabrant, se cabrant et se préparant à charger. C'était charmant à voir ; mais cela ne m'apprenait rien du tout sur le sort de Madame Cardinal.

Je reçois une légère tape sur l'épaule. Je me retourne et me trouve nez à nez avec une très gentille petite Polichinelle, grand bonnet de Cauchoise, bosse bariolée par devant, bosse bariolée par derrière, collette tuyautée, épaulettes de satin bouffantes... Au milieu de tout cela, la mine fort éveillée d'une gamine de seize ans.

— Monsieur X... c'est vous ?

— C'est moi.

— Et c'est vous qui demandez des nouvelles de la famille Cardinal ?

— Oui, c'est moi.

— Eh bien ! si ça ne vous fait pas peur de monter aux quatrièmes loges, allez trouver ma tante, Madame Canivet.

— Madame Canivet ?

— Oui. Elle est ouvreuse aux quatrièmes, côté pair de l'amphithéâtre; elle vous donnera des nouvelles de Madame Cardinal.

— Mais peut-être vous-même savez-vous quelque chose?

— Mon Dieu, oui, mais pas grand'chose. Je sais que...

Mais la petite Polichinelle fut brusquement interrompue dans son discours.

— Qu'est-ce vous faites là, Mademoiselle Canivet? Allons! à votre place, sur le praticable!

C'était la voix du régisseur de la danse, l'aimable Monsieur Pluque, lequel, en habit noir, en cravate blanche, sérieux et digne, surveillait les mouvements de son petit corps d'armée. Mademoiselle Canivet, en trois bonds, alla prendre son rang dans la mascarade; et de là-haut me cria encore une fois :

— Allez voir ma tante! allez voir ma tante!

Et ma foi, j'y allai, après le ballet, pendant le finale. Grande ombre de Mozart, pardonne-moi ! C'est terriblement haut les quatrièmes loges !... J'arrive cependant, et m'adressant à la première ouvreuse qui me tombe sous la main :

— Côté pair de l'amphithéâtre ?

— C'est ici.

— Madame Canivet ?

— C'est moi.

Elle me regardait fort attentivement, Madame Canivet, et voilà qu'elle s'écrie :

— Mais, attendez donc, je vous connais. Vous êtes Monsieur X... ?

— Oui, je suis Monsieur X...

— Je vous connais parfaitement ; nous avons dîné ensemble.

— Dîné ensemble ! Et où cela ?

— Mais, chez Madame Cardinal !

Alors, d'un seul coup, comme par un rideau brusquement déchiré, je la revis, cette table où nous avons pris place tous les

deux, Madame Canivet et moi. Oui, c'était bien chez Madame Cardinal, aux Batignolles... il y avait de cela quelque chose comme six ou sept ans... Nous étions un soir à l'Opéra, dans le pauvre vieil Opéra brûlé de la rue Drouot... Nous étions là quatre... oui, quatre... mes souvenirs revenaient très nets... Un sénateur, un vrai sénateur, qui siégeait au Luxembourg en habit brodé, le premier secrétaire d'une grande ambassade étrangère, un peintre, et moi, votre très humble serviteur. Cela se passait dans un couloir... il y avait dans l'ancien Opéra de vieux couloirs délicieux avec un tas de petits coins et recoins mal éclairés par des quinquets fumeux. Nous avions attrapé les deux petites Cardinal dans un de ces couloirs, et nous leur demandions de nous faire le plaisir de venir, le lendemain, dîner avec nous au café Anglais. Elles en grillaient d'envie, les deux petites Cardinal : « Mais jamais, disaient-

» elles, jamais maman ne consentira...
» Vous ne connaissez pas maman!... »

Et, tout d'un coup, elle apparut au bout du couloir, cette mère redoutable. « Bon! » s'écria-t-elle, voilà que vous allez encore faire avoir des calottes à mes filles. — Oh! Madame Cardinal... — Je n'aime pas qu'elles flânent dans les couloirs... Je ne veux pas de ça... ce n'est pas convenable. »

Moi de pousser le sénateur en avant. Madame Cardinal avait de grands égards pour les autorités constituées. Le sénateur prit la parole: « Voyons, Madame Cardinal, ne vous fâchez pas, j'étais là, ma présence doit vous rassurer... C'était bien innocent, allez. Nous demandions tout simplement à ces chères petites de venir dîner avec nous au café Anglais — Sans leur mère! — Mais vous nous feriez le plus grand plaisir, Madame Cardinal... — C'est ça, la famille Cardinal irait faire

» la noce dans des cabarets! Pourquoi pas
» Monsieur Cardinal, pendant que vous y
» êtes? Est-ce que vous vous fichez du
» monde? »

Madame Cardinal jeta violemment cette phrase au nez du sénateur; mais, brusquement, elle s'arrêta, troublée, changea de visage... Elle sentait qu'elle avait été trop loin... Elle craignait d'avoir froissé le sénateur, et cherchant à réparer les choses:

— Je vous demande pardon; j'ai eu tort, mais vous savez, je suis comme une lionne quand il s'agit de mes filles... Vous voulez dîner avec les petites? Eh bien, ça peut s'arranger... Voulez-vous venir demain, tous les quatre, sans cérémonie, manger la soupe et le bœuf à la maison? Monsieur Cardinal sera très honoré...

Nous nous consultons du regard, et, sans broncher, le plus sérieusement du monde, malgré la belle envie de rire qui nous serrait à la gorge, nous acceptons... Et, le len-

demain, après nous être fait précéder, dès le matin, par des bourriches de gibier et des paniers de vin de Champagne, nous sonnions, à six heures et demie, à la porte de Monsieur Cardinal. Il nous reçut avec une parfaite courtoisie. Si on avait cherché le fin du fin, on aurait démêlé une certaine nuance de réserve à l'égard du sénateur, mais peu de chose, très peu de chose. Tout allait bien. Les deux petites étaient gentilles comme des amours, avec leurs robes de mousseline blanche et leurs larges ceintures bleues. Le père, la mère, les enfants, cela faisait un tableau délicieux, presque touchant. On respirait comme une odeur de vertus patriarcales... Nous étions tous, à commencer par Monsieur Cardinal, en habit noir, en cravate blanche... Nous devons avoir l'air d'une brave petite noce de province.

Drelin... drelin... on sonne... « Ça doit être » le vol-au-vent, » s'écrie Madame Cardinal.

Une petite bonne entre, parle bas à Madame Cardinal... Agitation manifeste de Madame Cardinal... Elle appelle Virginie... Petite délibération très animée... Décidément, ce n'était pas le vol-au-vent, mais qu'est-ce que c'était? Enfin, Virginie vient à nous :

— Voilà ce qui se passe, nous dit-elle; c'est Madame Canivet, une vieille amie de maman, une très brave femme qui venait nous demander à diner... Maman veut la renvoyer... moi, je dis que ce ne serait pas bien... Parce qu'elle est ouvreuse à l'Opéra, est-ce une raison?...

Nous nous récrions tous les quatre... Nous exigeons Madame Canivet... On nous l'accorde... Elle entre... On nous la présente, et nous nous mettons à table... Quel diner! quelle conversation!

Jamais je n'ai mangé de meilleur appétit ni plus gaiement...

C'était une petite fête qui sortait tout à fait de l'ordinaire.

Madame Canivet mangeait ferme et buvait sec, mais sans perdre aucunement la tête, et toutes les fois qu'elle pouvait saisir une éclaircie dans la conversation, elle y glissait négligemment la phrase suivante, avec un sourire aimable à l'adresse du sénateur :

— Quand je pense qu'avec un peu de protection, je pourrais descendre des quatrièmes loges aux troisièmes loges!

Le sénateur faisait la bête, avait l'air de ne pas entendre, mais Madame Canivet ne se décourageait pas, et cela revenait perpétuellement comme le refrain d'une ballade :

— Quand je pense qu'avec un peu de protection, etc.. etc..

Au dessert, Monsieur Cardinal et le sénateur *s'empoignèrent* sur le coup d'État. Ce fut le bouquet!

Et je la retrouvais, Madame Canivet... toujours aux quatrièmes loges... pas descendue aux troisièmes. Il me parut poli de m'en étonner.

— J'allais descendre, Monsieur, me dit-elle, je descendais sans le 4 Septembre... Mais ne parlons pas de ça..., je m'animerais trop... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— On m'a dit que vous pouviez me donner des nouvelles de Madame Cardinal ?

— Certainement, et de toutes fraîches... d'avant-hier... Elle m'a écrit... Mais prenez donc la peine de vous asseoir.

Elle m'offrait une place sur une magnifique banquette de faux cuir de Cordoue... Le plus grand luxe règne à l'Opéra, jusque dans les couloirs des quatrièmes loges. Je m'assieds à côté de Madame Canivet sur la banquette, et nous nous mettons à tailler une petite bavette.

Un garde municipal sommeillait, raide dans son uniforme, les deux mains sur son sabre et casque en tête, à l'autre extrémité de la banquette... Par les petits carreaux des loges, les échos du finale de *Don Juan*

arrivaient mollement jusqu'à nous et servaient d'accompagnement aux paroles de Madame Canivet.

— Madame Cardinal, me dit-elle, s'est retirée à la campagne, avec Monsieur Cardinal naturellement... Virginie leur a acheté une jolie maison à Ribeaumont, un village près de Saint-Germain... Elle leur a donné ça comme cadeau de noce... Le marquis, vous vous rappelez bien le marquis? il a eu la chance de devenir veuf, et il a épousé Virginie. Elle est marquise pour de vrai. Pauline, la cadette, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. J'ai idée qu'elle a mal tourné. J'en ai parlé deux ou trois fois à Madame Cardinal, et elle m'a répondu : « Je n'ai » plus qu'une fille qui est marquise à Florence. Ne me parlez jamais de l'autre. » Alors je ne lui en parle plus. Vous me demandez si Madame Cardinal s'amuse à la campagne. Elle s'y ennue à périr. Vous savez, elle avait l'habitude des Batignolles,

et quand on a l'habitude des Batignolles... mais c'est une femme de devoir, et dès qu'elle a compris qu'il s'agissait de l'avenir politique de Monsieur Cardinal, elle s'est inclinée... Mon Dieu oui, il s'est mis sérieusement à la politique ; ça avait toujours été son rêve, et dans sa lettre d'avant-hier, Madame Cardinal m'écrivait : « Monsieur » Cardinal est content, très content... ça va » bien, ça va très bien... »

Là-dessus, grand brouhaha. Toutes les portes s'ouvrent. C'était l'entr'acte. Le rideau venait de tomber. Madame Canivet s'en alla à ses petites affaires, et je redescendis.

Ainsi Monsieur Cardinal s'était mis sérieusement à la politique, et il était content, et ça allait bien. Il me sembla que ce phénomène méritait d'être étudié de près. Un petit voyage à Ribeaumont n'était qu'une grande promenade, et, le lendemain, une vieille calèche de louage de

Saint-Germain me déposait devant la porte de Monsieur Cardinal.

Une façon de petit écriteau était suspendu à la porte et contenait cet avis précieux :

Monsieur Cardinal se tient tous les jours, même le dimanche, de midi à quatre heures, à la disposition des électeurs de Ribeaumont et des communes environnantes, pour les éclairer sur leurs devoirs et surtout sur leurs droits.

Élections sénatoriales, législatives, départementales, arrondissementales, municipales et autres.

Cela commençait bien, Je sonnai. J'entendis aussitôt une voix, une voix bien connue... « Amélie... Amélie... On sonne... on sonne... » Le sable du jardin cria sous des pas précipités. Je me trouvai en présence d'une petite bonne.

— Vous venez pour la politique?.. Vous êtes un électeur ?

— Non... non... je désirerais parler à Madame Cardinal.

Je fus interrompu par un cri... Madame Cardinal m'avait reconnu, et elle accourait... Elle faisait du moins tout ce qu'elle pouvait pour accourir... Ses petites mèches folles flottaient au vent, ses lunettes sautaient sur son nez, son large visage était encore élargi par l'enthousiasme, et de sa poitrine haletante sortaient ces mots : « Vous! vous! c'est vous!... » Jamais, je crois, je n'ai été accueilli avec de telles démonstrations de joie et d'affection... J'en étais un peu honteux. Monsieur Cardinal fut plus digne. Il me reçut en haut de son perron, me fit traverser son antichambre, ouvrit une porte, et, avec un geste majestueux :

— Entrez... entrez dans le salon... Je pourrais dire dans le temple.

Je le regardai, un peu étonné, et je répétai :

— Dans le temple?

— Oui. Regardez... Mon Dieu!... Voici mon Dieu!... Là, sur la cheminée.

Moi, je cherchais à voir... mais le temple était obscur. J'apercevais bien quelque chose de brun sur la cheminée, mais je ne me rendais pas bien compte...

— Voltaire! C'est Voltaire! Connaissez-vous ce buste de Voltaire?

Si je le connaissais ce buste de Voltaire! C'était moi qui l'avais acheté! Mon ami Paul était en Angleterre... Un matin, je reçois une lettre de lui... « Lis donc, m'écrivait-il, ce billet de Virginie et fais le nécessaire. » Voici à peu près ce qu'il disait, le billet de Virginie :

« Mon ami, c'est la semaine prochaine
» le jour de naissance de papa. Autrefois
» nous lui souhaitions sa fête à la Saint-
» Michel, mais, à présent, il ne veut plus ;
» il dit que fêter les saints, c'est s'adonner
» à des superstitions. Alors nous fêtons son

» jour de naissance. Ça revient au même
» pour les cadeaux... Tu sais comme il est
» délicat, papa, comme il est fier!... Jamais
» il ne demande rien, directement, mais il
» trouve toujours moyen, adroitement, sans
» en avoir l'air, de me faire savoir ce qui
» lui ferait plaisir. Or, depuis une quinzaine,
» du soir au matin, à déjeuner, à dîner,
» tout le temps enfin, il me parle d'un buste
» de Voltaire... « Ah! si j'avais un buste de
» Voltaire!.. J'en ai vu un bien beau, en
» bronze, grandeur nature, boulevard Pois-
» sonnière, etc., etc. » Voltaire, tu sais, c'est
» son Dieu! Aussi tu serais bien gentil
» d'écrire de là-bas à un de tes amis d'ache-
» ter le buste et de l'envoyer chez nous.
» Qu'on ne se trompe pas... C'est un buste
» qui a la tête penchée et qui sourit... Papa
» dit que c'est tout à fait le sourire de Vol-
» taire... Seulement, que le marchand ne
» fasse pas de bêtises, comme l'année der-
» nière pour le meuble de salon... Tu sais,

» on l'a apporté avec une carte et une facture à ton nom... Papa a tout de même gardé le meuble, mais il a été, pendant quinze jours, dans une espèce de colère muette. Il ne nous parlait plus, à maman et à moi. Qu'on envoie le buste tout bonnement sans carte ni facture. »

Et nous voilà, tous les trois, Madame Cardinal, Monsieur Cardinal et moi, assis autour de la cheminée, sous la présidence de Voltaire. On se met à causer, mais cette causerie-là ne faisait pas du tout mon affaire. Ce n'était guère qu'un monologue de Monsieur Cardinal... Il tenait à servir son pays dans la mesure de ses forces... Paris, il le reconnaissait, était un théâtre trop vaste pour lui... Mais il avait déjà rendu de grands services à Ribeaumont, il en rendrait de plus grands encore... Il avait affaire à des esprits bien étroits, bien arriérés... De braves gens, mais de pauvres gens, tout entiers à leurs champs et à leurs

vignes... Il aurait raison de cette apathie... Hardi pionnier du suffrage universel, il creuserait jusqu'au tuf... etc., etc.

Il allait... il allait... Cela durait depuis un quart d'heure et je commençais à regretter mon expédition de Ribeaumont. Ce qu'il me fallait, c'était un petit bout de causette, seul à seule, avec Madame Cardinal.

Par bonheur, au milieu d'une tirade de Monsieur Cardinal, coup de sonnette... Monsieur Cardinal lève la tête, dresse l'oreille... Son regard s'allume... Il sentait la poudre... Si c'était un électeur... C'en était un! La petite bonne le fait entrer dans le salon. Il était atroce, l'électeur! Bottes éculées, pale-tot râpé, chapeau mou, cravate en corde, moustaches cirées... Abominable, enfin, abominable!

Monsieur Cardinal s'était élancé :

— Vous désirez me parler, mon ami?

— Oui, au sujet de mon inscription électorale... Figurez-vous qu'ils veulent m'effa-

cer, à cause d'une méchante condamnation de quatre sous...

— Venez, mon ami, venez, passons dans mon cabinet...

Et Monsieur Cardinal entra dans son cabinet après avoir fait très respectueusement passer devant lui son délicieux client.

J'étais seul avec Madame Cardinal. Je n'eus pas besoin de toucher le ressort pour faire partir la mécanique. Les paroles jaillirent toutes seules, abondantes et naïves, des lèvres de Madame Cardinal :

— Que je suis contente de vous voir... Ah! vous me rappelez un temps!... le bon temps... l'Opéra... la loge de Madame Monge... la leçon de Madame Dominique... Et c'est fini maintenant... Il a fallu s'expatrier à la campagne... Je me suis sacrifiée, mon cher Monsieur, positivement sacrifiée... Vous savez ce qui s'est passé sous la Commune...

» Monsieur Cardinal avait accepté une

place de magistrat... On l'arrête... On allait l'envoyer sur les pontons... Le marquis va trouver Monsieur Thiers... Monsieur Cardinal nous est rendu. Mais voilà qu'on commence à se demander dans Batignolles comment Monsieur Cardinal s'y est pris pour se faire mettre en liberté... Et voilà qu'on découvre la vérité... Sa fille maîtresse d'un marquis ! Ce marquis, ami de Monsieur Thiers ! Du coup, Monsieur Cardinal a été coulé dans Batignolles... Les purs se mettent à lui tourner le dos, à lui faire avanies sur avanies... Ça n'ébranlait pas les convictions de Monsieur Cardinal, mais ça l'attristait... C'est alors qu'il a commencé à parler de s'établir à la campagne... Il y avait des vérités utiles à répandre dans le sein des populations rurales... Et répandre des vérités, ç'a toujours été la passion de Monsieur Cardinal ! « Il y a de l'apôtre en moi, » dit-il souvent, j'ai besoin de répandre des » vérités... » D'ailleurs, je n'ai pas besoin

d'insister là-dessus... Vous connaissez le caractère de Monsieur Cardinal.

— Je le connais, Madame Cardinal, je le connais parfaitement.

— Et puis, il y avait encore autre chose : il y avait l'état de siège à Paris. Monsieur Cardinal en mourait, de l'état de siège ; il ne faisait que répéter : « J'étouffe, j'étouffe » sous cet état de siège. Je me sens là comme » un poids... Je ne sais pas comment vous » faites pour respirer ; moi, je ne peux » pas... Je ne peux pas !... » Et tous les soirs, à l'heure de la patrouille, il avait une crise terrible... Vous savez, dans les temps qui ont suivi la Commune, il y avait des patrouilles à cheval qui parcouraient les rues. Aux Batignolles, c'étaient des cuirassiers. A neuf heures moins un quart, tous les soirs, régulièrement, ils passaient sous nos fenêtres. Dès huit heures et demie, Monsieur Cardinal commençait à s'agiter... Il sentait venir la patrouille. Je lui disais : « Mon

» ami, si ça te fait trop de mal de les voir
» passer, ne reste pas ici, va à ton petit café.»
» Il me répondait : « Non, non, je pourrais
» les rencontrer, et je ne sais pas ce qui
» arriverait ! Non, je ne le sais pas !... et
» puis d'ailleurs, tant mieux, ça alimente
» ma colère, ça l'alimente.» Il restait... Et
quand le pas des chevaux faisait toc toc
sous nos fenêtres, Monsieur Cardinal devenait
blême. Il ne disait pas une parole. Il était
effrayant à voir. Quelquefois il se traînait
jusqu'à la croisée, et il disait :
« Le sabre nu ! Ils ont le sabre nu ! »
Au milieu de tout ça, le pauvre homme, il
végétait... Moi, je me tirais encore d'affaire,
j'avais l'Opéra, j'avais Pauline...

— C'est vrai : Pauline... parlez-moi donc
un peu de Pauline.

— Oui, je vais vous en parler, mais à
vous, à vous seul. Il y a une plaie dans
notre famille, et cette plaie, c'est Pauline.
Elle m'inquiétait, Pauline... D'abord, elle

ne travaillait pas sa danse, et quand une enfant ne travaille pas sa danse, c'est mauvais, c'est signe qu'elle nourrit des idées... Et puis, ce n'était pas du tout la nature de Virginie... Si confiante, Virginie, si tendre, si comme il faut avec sa mère... et me consultant sur tout. Pauline, au contraire, elle me fuyait, elle m'échappait. Elle n'avait pas sur son avenir, sur ses espérances, de ces abandons, de ces épanchements qu'on doit avoir avec sa mère: Je faisais bonne garde; mais les filles, vous savez, quand c'est résolu à se perdre, la mère la plus vigilante n'y peut rien. Dans les coulisses, je voyais toujours un petit jeune homme tourner, tourner autour de Pauline. Je l'avais interrogée sur ce jeune homme; elle me disait: « C'est un jeune homme très bien, qui » est dans une bonne position, secrétaire d'un » ministre. » Secrétaire d'un ministre!... Est-ce que c'est une position, ça, dans un pays où les ministres tombent comme des

capucins de cartes?... Enfin, un jour, voilà Pauline qui s'ouvre à moi, qui me dit qu'elle aime ce galopin... qu'elle l'adore... qu'elle en meurt... qu'elle veut se donner à lui par amour!.. Des monstruosité, quoi!... Sans compter qu'il y avait encore autre chose. Pauline connaissait les opinions politiques de Monsieur Cardinal. Eh bien! son père lui aurait tout pardonné... oui, tout... excepté un fonctionnaire public du gouvernement de Monsieur de Mac-Mahon!.. Je fais un grand discours à Pauline, et je lui signifie que je ne veux plus qu'elle adresse la parole à son pierrot de secrétaire de ministre. Elle a l'air de se rendre à mes raisons. Et, le soir, savez-vous ce qui est arrivé le soir, mon cher Monsieur, le savez-vous?

— Je m'en doute, Madame Cardinal.

— Le soir, — on jouait *Robert*, — elle m'a filé entre les doigts, après le ballet des Nonnes. Tout le monde descend... pas de Pauline!... Je ne savais pas où il nichait, le

pierrot. Sans ça, j'y aurais couru, pour lui reprendre mon enfant. Mais je ne pouvais pas aller sonner dans tous les ministères et demander au concierge : « Est-ce que ce serait par hasard le secrétaire de votre ministre?... » Je rentre à la maison ; Monsieur Cardinal pâlit en me voyant seule. Je tombe à ses genoux : « Pardonne-moi, » Monsieur Cardinal, pardonne-moi... J'ai » été une mauvaise mère ; j'ai manqué de » surveillance. » Il me relève, il m'embrasse, et nous pleurons ensemble... Il est admirable dans ces moments-là, Monsieur Cardinal ! Elle est revenue... le lendemain, la petite malheureuse, et nous avons eu la faiblesse de lui pardonner. Mais, voyez-vous, quand une enfant vous a fait une chose comme ça, on n'a plus confiance... Monsieur Cardinal me le disait tristement : « Vois-tu, Madame Cardinal, c'est une » enfant qui nous échappera ; elle n'entou- » rera pas notre vieillesse... Ce ne sera

» pas comme Virginie ! » Ah ! Virginie ! quel ange ! Je vous en parlerai tout à l'heure, quand j'aurai fini avec Pauline, et ça ne sera pas long... Elle a quitté la danse, Pauline, elle a un hôtel, des chevaux, des voitures, mais elle a oublié les siens !...

» Je ne lui ai demandé qu'une chose. Je lui ai dit : « Écoute, ton père a un avenir politique... eh bien ! je t'en supplie, ne galvaude pas le nom de Cardinal... Change de nom. »

Elle m'a répondu : « C'est fait depuis un mois, maman... Pauline Cardinal... Ça n'avait aucun chic... Je m'appelle Pauline de Giraldas. »

— Madame de Giraldas, c'est elle ?

— Oui, c'est elle... et la marquise Cavalcanti, c'est mon ange, c'est ma Virginie !... Il l'a épousée, mon cher Monsieur, il l'a épousée !... Elle habite un palais à Florence... Et tenant son rang... Et reçue partout... Et se faisant respecter... Et pas

d'amants!... Nous sommes allés la voir à Florence, Monsieur Cardinal et moi... Nous avons passé huit jours dans son palais... Le marquis a été parfait... Il nous a comblés de cadeaux... Monsieur Cardinal me disait: « Ça fait plaisir des cadeaux qu'on » peut accepter la tête haute... des cadeaux » d'un vrai gendre... Et puis cet homme-là, » malgré l'abîme politique qui nous sépare, » je dois le reconnaître, il a de la race, il » sait donner, il donne bien. » Nous devons revenir à Paris directement, mais voilà qu'au dernier moment Monsieur Cardinal se ravise et me dit : « Madame Cardinal, » si nous poussions jusqu'à Rome. — Jusqu'à » Rome, Monsieur Cardinal, mais prends » garde, c'est le pays des prêtres... Est-ce » que tu pourras voir ça tranquillement? » — Oui, Madame Cardinal, je veux visiter » cet antre de la superstition. »

» Et nous avons poussé jusqu'à Rome...
Tout le long de la route, Monsieur Car-

» dinal me disait : « Rome, Madame Cardinal, je suis sûr que ça me laissera froid. » Et, en effet, ça l'a laissé froid...

» Nous avons vu tout ce qu'il y avait à voir, excepté l'intérieur des églises, parce que Monsieur Cardinal n'aurait pas voulu y mettre les pieds, et partout Monsieur Cardinal avait le même mot : « C'est surfait, » Madame Cardinal, c'est surfait ! »

» Rome l'exaspérait avec toutes ses églises et tous ses couvents : « C'est une ville morte, » Madame Cardinal, me disait-il, une ville » à faire disparaître de la surface du globe... » Tenez... Je ne connais pas Chicago, » mais je préfère Chicago... C'est vivant, » au moins, Chicago ! »

» Au bout de trois jours, Monsieur Cardinal en avait assez... Ça lui faisait mal de respirer cet air-là... Ça lui donnait des spasmes, des oppressions... Nous étions donc en train de faire nos malles, quand un garçon de l'hôtel nous prend à part et nous

dit : « Il y a une audience de Sa Sainteté » aujourd'hui à quatre heures et j'ai deux » cartes d'entrée... Les voulez-vous ? »

» Je lui réponds : « Mon ami, si vous con- » naissez mieux Monsieur Cardinal, vous » ne nous feriez pas une proposition » pareille. » Mais Monsieur Cardinal m'in- » terrompt : « Pardon, Madame Cardinal, » pardon. Je n'aurais pas cherché cette » rencontre, mais, puisque l'occasion se pré- » sente... nous irons au Vatican. » Et nous y sommes allés... Moi je n'étais pas fâchée de voir ça, mais mon inquiétude, c'était Monsieur Cardinal. Il m'avait bien promis d'être calme, de se contenir, mais je connaissais la violence de son caractère, je savais que le Pape, c'était sa bête noire... Nous arrivons, on nous fait entrer dans une belle salle et on nous explique qu'il faudra nous mettre à genoux quand on annoncera Sa Sainteté... A genoux, Monsieur Cardinal!... Je me dis : « Qu'est-ce

» qui va se passer? Jamais Monsieur Cardinal ne consentira à s'agenouiller devant une créature humaine. » La porte s'ouvre... on annonce Sa Sainteté... Monsieur Cardinal se met à genoux... C'est-à-dire que je n'y comprenais rien... Et le Pape s'approche de nous... Ah dame! à ce moment-là!... qu'est-ce que vous voulez?... J'ai eu un peu de religion dans mon enfance... et j'en aurais peut-être encore sans Monsieur Cardinal... et puis on est faible... on est femme.. Enfin j'ai été bouleversée par l'émotion... J'avais des larmes dans les yeux... Il me semblait que je refaisais ma première communion... Mais voilà que, tout d'un coup, à l'instant où le Pape passait juste devant nous, je vois Monsieur Cardinal qui se lève tout droit, et qui, sans saluer, fixe fièrement le Pape, bien dans les yeux, d'homme à homme... »

En ce moment, la porte du cabinet de Monsieur Cardinal s'ouvrit... C'était l'élec-

teur... Il avait remis son chapeau mou... Il avait tiré de sa poche une vieille blague en caoutchouc et il bourrait sa pipe. Une vague odeur de tabac et d'alcool flottait autour du personnage.

Monsieur Cardinal le reconduisit avec les plus grands égards et le saluant très humblement :

— A votre service, mon ami, toujours à votre service.

IV

MADAME CANIVET

Cinq années plus tard, encore à l'Opéra, le vendredi 28 mai 1880, vers dix heures du soir... il faut être précis quand il s'agit de choses de cette importance... j'étais allé, entre le second et le troisième acte d'*Aïda*, bavarder un peu avec ma vieille amie Madame de X^{***}. Avant d'entrer dans la loge, j'avais remis mon paletot à l'ouvreuse, mais sans faire aucunement attention au

visage de cette complaisante personne.

Ma visite terminée, je sors de la loge et voilà que, tout en m'aidant à remettre mon paletot, la brave dame me dit :

— Monsieur s'est toujours bien porté depuis la petite visite qu'il m'a faite, il y a trois ou quatre ans?...

— Une visite! Quelle visite?

— Eh oui!... là-haut... J'étais ouvreuse aux quatrièmes loges, vous étés venu me demander des nouvelles de la famille Cardinal... Je suis Madame Canivet.

Madame Canivet!... Ah! pour le coup je me rappelai... C'était Madame Canivet qui m'avait, le soir de la reprise de *Don Juan*, donné des nouvelles de la famille Cardinal. Descendre aux troisièmes loges, c'était alors toute l'ambition de Madame Canivet... Cette ambition avait été plus que satisfaite... C'était aux premières loges que je retrouvais Madame Canivet. Je lui en fis mon compliment :

— Ah! me répondit-elle, voilà comment c'est arrivé... Je suis concierge dans le quartier de la Madeleine. Eh bien, il y eu tant et tant de changements de ministres dans ces derniers temps, que j'ai fini par en avoir un... de ministre, dans ma maison. Il a parlé au directeur de l'Opéra et je suis descendue aux premières loges.

Je refélicitai Madame Canivet et profitai de l'occasion pour lui demander des nouvelles de Madame Cardinal.

— Madame Cardinal... Oh! elle va bien, la chère dame... Toujours à la campagne avec son mari... Mais bien attristée, bien démontée... Parce que, figurez-vous... c'est à ne pas croire... Monsieur Cardinal n'a pas encore de place du gouvernement.

— Pas de place?

— Pas la moindre. Elle m'a encore écrit la semaine dernière, Madame Cardinal, et elle me dit que ce pauvre Monsieur Cardinal est bien découragé, tellement découragé

qu'il parle de renoncer à la politique.

— Oh !... Et elle vous écrit souvent, Madame Cardinal?...

— Très souvent.

— Et vous gardez ses lettres?

— Pieusement, Monsieur, pieusement. Elles sont si intéressantes, si touchantes... C'est une femme admirable, Madame Cardinal, une femme qui n'a jamais connu que deux choses : son mari et son devoir.

— Je sais, je sais... J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour Madame Cardinal.

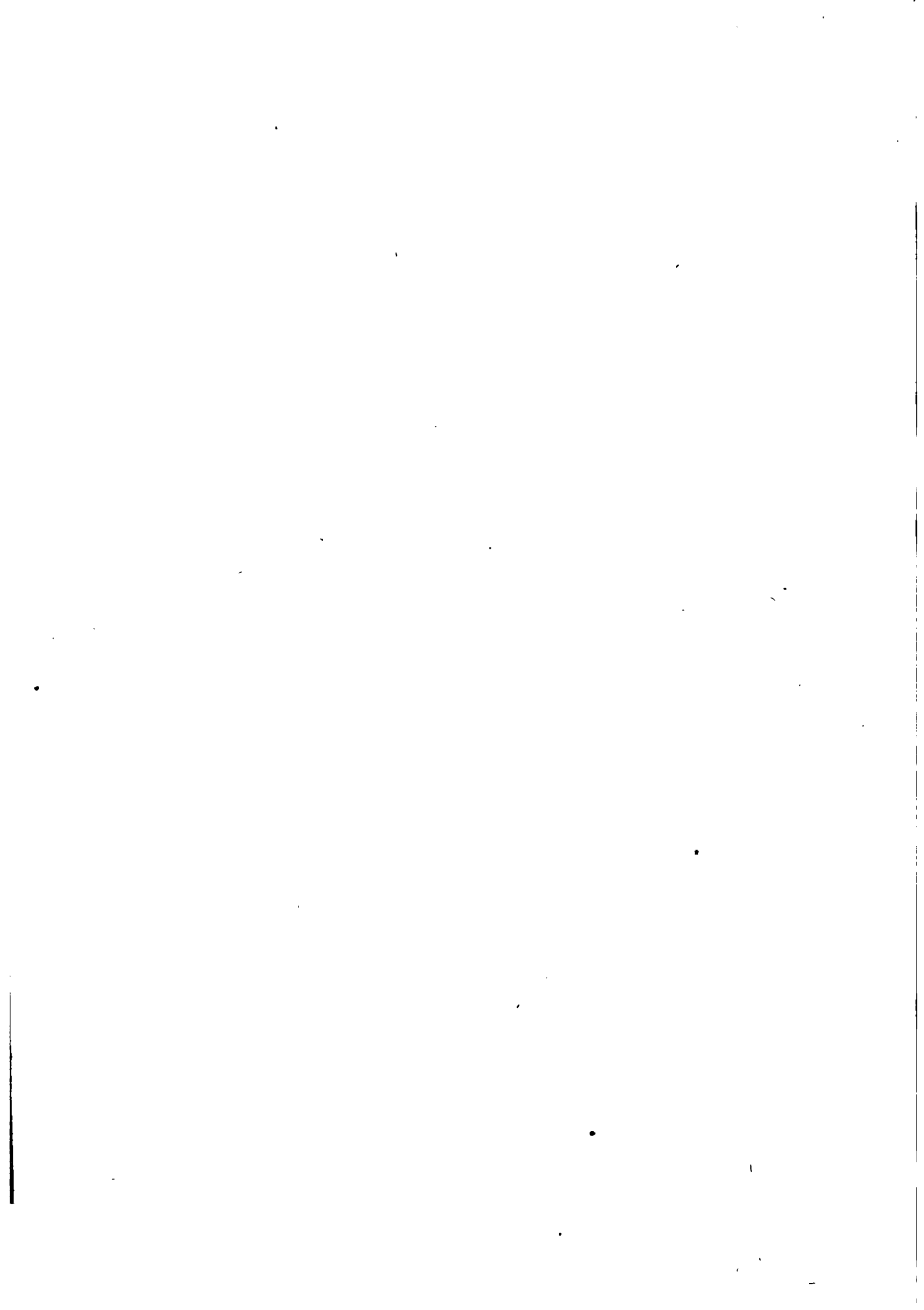
— Et elle aussi pour vous... Tenez, dans cette lettre de la semaine dernière, elle me disait : « Maintenant que vous voilà descendue aux premières loges, vous devez voir souvent de ces Messieurs... Faites-leur mes amitiés... » Et vous étiez nommé... nommé le premier...

— Je suis touché, très touché... et je lirais avec beaucoup de plaisir cette lettre de Madame Cardinal...

— Celle-là et les autres, si ça peut vous faire plaisir... Je vous les apporterai après-demain soir.

Et, le surlendemain, j'avais l'honneur de recevoir des mains de Madame Canivet trente ou quarante lettres de madame Cardinal... Rassurez-vous... Je n'ai pas l'intention de publier la correspondance complète de Madame Cardinal... Quatre lettres suffiront... Ces quatre lettres, je les reproduis fidèlement, textuellement, sans ajouter ni retrancher un seul mot. J'ai seulement corrigé les fautes d'orthographe. J'avais d'abord songé à les laisser, mais il y en avait trop.

Ces lettres racontent l'histoire de la famille Cardinal pendant ces quatre dernières années, et, en même temps, par ricochet, un peu notre histoire à nous tous.



V

LE PROGRAMME DE MONSIEUR CARDINAL

RibeauMont, 25 novembre 1877.

« Vous me demandez de nos nouvelles à tous, ma chère amie... Elles sont bonnes et pas bonnes, les nouvelles... Pour ce qui est de la santé, tout le monde va bien; Virginie à Florence, Pauline à Paris, Monsieur Cardinal et moi, ici, à la campagne... Mais hélas! nous nous portons tous bien, chacun de notre côté... Plus de joies de famille... Plus d'intimité... Ah! c'est bien dur d'avoir

été toute sa vie une femme de devoir et d'intérieur; de n'avoir jamais aimé qu'une chose au monde : son foyer domestique; de se sentir en même temps épouse et mère; de se dire : j'ai deux filles, et ces deux filles, elles ne sont pas là, elles ne seront jamais là pour entourer ma vieillesse.

» Virginie, épousée par le marquis, Virginie, devenue marquise pour tout de bon, continue à faire à Florence l'ornement de la haute société italienne... Ah! pauvre bichette, toutes ces grandeurs ne lui tournent pas la tête. La semaine dernière encore, elle m'écrivait qu'elle était là-bas la reine de toutes les fêtes et de tous les plaisirs, mais que ça ne faisait rien, que ça n'était pas amusant tous les jours d'être marquise à Florence, et qu'il y avait bien des moments où elle regrettait sa famille, les Batignolles et l'Opéra...

» C'est un ange! elle nous fait six mille francs de pension... Elle me parle souvent

de venir nous voir en France, mais, bien que mon cœur de mère en saigne, j'ai le courage de l'en détourner. Je n'oserais plus remettre le marquis en présence de Monsieur Cardinal. Vous savez qu'il y a toujours eu entre eux un abîme politique ; mais, malgré ça, ils avaient l'un pour l'autre une certaine considération. Ils s'injuriaient, mais en s'estimant... Politique à part, leurs relations étaient cordiales, presque affectueuses... Hélas ! il n'y a plus de relations du tout, depuis ce qui s'est passé à Rome, en 1875, entre le Pape et Monsieur Cardinal... Je vous ai raconté ça... Dans une audience au Vatican, Monsieur Cardinal a refusé de s'incliner devant le Pape, il l'a regardé bien en face, dans les yeux, sans sourciller. On a su à la cour de Rome que Monsieur Cardinal était le beau-père du marquis ; on a écrit de Rome au marquis, et de Florence le marquis a écrit à Monsieur Cardinal une lettre à che-

val; Monsieur Cardinal en a répondu une bien plus à cheval encore, et toutes les relations ont cessé, sauf, bien entendu, pour la pension de six mille francs, qui était, d'ailleurs, stipulée au contrat de Virginie.

» Quant à Pauline, elle avait commencé à mal tourner, elle a continué... Elle est maintenant, sous le nom de madame de Giraldas, tout ce qu'il y a de plus lancé comme grande cocotte... et souvent, quand Monsieur Cardinal lit ses journaux, je vois des contractions sur sa figure. Je sais ce que c'est... Il est question de l'hôtel, ou des toilettes, ou des équipages de madame de Giraldas... Pauline est riche, Pauline est heureuse, Pauline n'a pas besoin de sa mère... ou plutôt elle croit n'avoir pas besoin de sa mère... Elle se trompe... On a toujours besoin de sa mère, surtout dans sa position.

» Je suis allée la voir trois ou quatre fois en cachette, dans son hôtel de la rue Ké-

pler. Ah ! quel chic, ma chère, quel chic ! Et, à un certain point de vue, c'est presque flatteur pour une mère de voir son enfant dans un pareil chic... Elle a onze domestiques ! oui... onze .. : cocher de jour, cocher de nuit, première femme de chambre, deuxième femme de chambre, maître d'hôtel, chef de cuisine, fille de cuisine, valet de pied, palefreniers, petit groom... Et tous si bien tenus, si bien stylés, et pas familiers... De vrais domestiques de grande maison... Mais aussi ce que ça coûte ! Il faut voir comme elle est pillée et volée par tout ce monde-là. J'ai jeté les yeux sur le livre du cuisinier, et moi qui sais le prix des choses, ça m'a fait frémir.

» A tel point que j'ai essayé de faire entendre raison à Monsieur Cardinal. Je lui ai dit un jour :

» — Écoute... Monsieur Cardinal... il y a
» un gaspillage épouvantable chez Pauline...
» Laisse-moi aller une fois par semaine

» à Paris... C'est la fonction d'une mère,
» de veiller sur son enfant, d'empêcher
» qu'on la gruge. »

» Alors Monsieur Cardinal est devenu blanc comme un linge, il s'est levé... et, sans dire une parole, il est allé froidement ouvrir la porte. Il me fait trembler dans ces moments-là. Il a tant de solennité, il est si théâtral!... Après avoir ouvert la porte, il a reculé de deux pas, et avec un geste dramatique :

« — Vous pouvez partir, m'a-t-il dit,
» Madame Cardinal, mais adieu... adieu
» pour toujours ! »

» Alors moi, comme vous pensez bien, je suis tombée sur un canapé, les quatre fers en l'air, en convulsions... Abandonner Monsieur Cardinal!... L'abandonner en ce moment, quand il vient, comme il dit, de ceindre ses reins pour son grand combat, quand il commence ce qu'il appelle son apostolat rural, quand il s'use, corps et

âme, pour la justice et pour la vérité...
L'abandonner, jamais !

» Ah ! ma chère, il a bien du mal, allez, dans son apostolat... Il trouve que les paysans sont inertes, qu'ils ne sont pas assez remués par la politique. Il voudrait répandre l'agitation dans les campagnes, mais ce n'est pas commode, car à part une vieille dame qui est légitimiste, un vieux monsieur qui est orléaniste et trois ou quatre anciens fonctionnaires qui sont bonapartistes, tout le monde ici est pour la République... Mais ils sont républicains à leur façon... Les républicains des campagnes, ça n'est pas du tout la même chose que les républicains des Batignolles... C'est des gens qui trouvent que cela ne va pas trop mal depuis quatre ou cinq ans, que le blé continue à pousser et la vigne à mûrir, que les prix se maintiennent à la Halle, qu'on est tranquille, qu'il faut se contenter de ça, et que, lorsqu'on a un gouvernement

quelconque, le mieux est de le garder le plus longtemps possible.

» Un vieux vigneron, pas plus tard qu'hier, disait à Monsieur Cardinal, qui en bondissait à chaque mot :

» — Moi j'aurais voulu voir durer Char-
» les X, j'aurais voulu voir durer Louis-
» Philippe, j'aurais voulu voir durer Napo-
» léon et maintenant je voudrais voir durer
» la République. J'ai toujours été pour ce
» qui est. Je n'aurais pas voté pour qu'on
» ait la République, mais, maintenant qu'on
» l'a, je vote pour qu'on la garde... Voilà
» mon opinion... J'ai toujours été conser-
» vateur de ce qui existe. »

» Des opinions pareilles, ça met Monsieur Cardinal dans un état! Monsieur Cardinal a toujours été pour le mouvement... Il dit que la France ne doit jamais s'arrêter, qu'elle doit marcher toujours, toujours. Il dit qu'elle est l'avant-garde des nations, la pionnière de la civilisation. Tout cela, vous

comprenez bien, ma chère amie, c'est des expressions et des phrases de Monsieur Cardinal ; mais, à force de les entendre répéter, je les sais à peu près par cœur... Il a beaucoup travaillé depuis que nous sommes retirés à la campagne ; il s'est mis à lire des auteurs latins... en français naturellement... Il a fait de grands progrès dans la littérature, dans la politique, dans l'éloquence. Hier il me disait : « Madame Cardinal, je me sens mûr pour le pouvoir ! »

» Pour qu'il le dise, il faut que ça soit, car il n'y a pas d'homme plus modeste... Si vous saviez comme il parle bien maintenant... et longtemps !... Que de belles choses il me dit dans l'intimité, et tout cela est perdu pour le pays ; tout cela n'est entendu que de moi qui, les trois quarts du temps, n'y comprends rien... Ce qui me passe, c'est qu'on ne vienne pas à Monsieur Cardinal, qu'on ne lui dise pas : « Choisissez... » quelle place voulez-vous ?.. dans les

» finances ou dans la justice? » C'est les
» deux choses qui lui iraient le mieux...

» Nous avons la République et on n'emploie pas Monsieur Cardinal! Mais qu'est-ce que c'est donc que cette République qui pourrait utiliser Monsieur Cardinal et qui ne l'utilise pas? Il est là, se dévorant, se consumant, se desséchant, prêt à accepter n'importe quelle fonction, même lucrative.

» Du matin au soir, Monsieur Cardinal ne pense qu'à son pays, et même du soir au matin, car très souvent, la nuit, il se réveille pour y penser. Et alors, tout d'un coup, dans les ténèbres, j'entends une voix qui me dit : « Allume, Madame Cardinal, allume. » C'est qu'il lui est venu une pensée de réforme, une pensée de progrès... Il a peur que cette pensée lui échappe... Il veut l'écrire tout de suite... Comme je suis du côté des allumettes, j'allume. Je lui passe son petit carnet, son petit crayon; et il écrit, au milieu de la nuit, pour son pays.

» Tenez, cette nuit, je l'ai rallumée trois fois, la bougie, pour trois pensées différentes qui étaient venues à Monsieur Cardinal. La première, sur l'apathie des campagnes ; la deuxième sur Voltaire ; la troisième sur une religion purement laïque... Même que les allumettes ne voulaient pas prendre et que Monsieur Cardinal a eu un accès de colère et s'est écrié :

» — Ils le font exprès, ces gens du Centre gauche, ces orléanistes qui sont au pouvoir, c'est pour déconsidérer la République... Quand on pense que les allumettes de la République ne valent pas les allumettes de l'Empire ! »

» Elle a beaucoup d'importance dans les campagnes, cette question des allumettes. Un bonapartiste d'un village voisin disait ironiquement à Monsieur Cardinal : « Votre République, elle ne sait pas seulement faire des allumettes. » Monsieur Cardinal lui a répondu : « Ce ne sont pas

» les allumettes de ma République, ce sont
» les allumettes de M. Mac-Mahon. » Il a
constamment de ces reparties-là, qui lui
viennent comme ça, du premier coup, sans
qu'il les cherche, sans qu'il y pense.

» Je vous l'ai dit, cela me renverse qu'on
n'emploie pas Monsieur Cardinal. Lui, cela
ne l'étonne pas.

» — Si l'on ne vient pas à moi, Madame
» Cardinal, me disait-il hier, c'est que la
» République d'à présent, ce n'est pas la
» vraie République... La vraie République,
» c'est le mouvement, le tumulte, la fièvre. »

» Monsieur Cardinal a fait beaucoup de
recherches historiques dans ces derniers
temps ; il dit que l'histoire est une mine,
que c'est étonnant tout ce qu'on y trouve.
Il a découvert qu'il y avait eu des républi-
ques autrefois et que ces républiques étaient
turbulentes ; qu'on y vivait toujours dehors,
dans les rues, sur les places publiques ; que
c'était une agitation perpétuelle du... de...

du... Il emploie là un diable de mot latin que je ne me rappelle jamais... Je vais le lui demander... Il me le dictera... Voilà le mot... F... o... Fo... r... u... m... rum... Ça ne s'écrit pas de même, mais ça se prononce comme rhum, la liqueur.

» Il dit tout ça aux gens d'ici, Monsieur Cardinal, et il faut l'entendre parler aux paysans... C'est admirable ! Tous les jours, de midi à quatre heures, quelque temps qu'il fasse, pluie ou soleil, il bat la campagne. Il s'arrête près des paysans, il cause avec eux, mais il ne leur parle pas sa langue habituelle... ça serait trop fort pour eux, ils ne comprendraient pas.. il se fait petit, il se met à leur niveau.

» Tenez, mardi dernier, il m'avait emmenée avec lui. Nous nous arrêtons près d'un paysan qui bêchait son champ... Monsieur Cardinal se met à causer avec le paysan...
« — Eh bien, mon ami. — Eh bien, Monsieur Cardinal. — Vous remuez votre

» champ. — Comme vous voyez. — Et s'il
» n'était pas remué, vot re champ, qu'est-ce
» qui arriverait ? — Dame, il arriverait
» qu'il ne produirait rien. — Voilà ou je
» voulais vous amener... Le pays, c'est
» comme votre champ... Il a besoin d'être
» remué, toujours remué. — Ah ! ce n'est
» pas la même chose, mon champ a besoin
» d'être remué et le pays a besoin d'être
» tranquille. »

» Voilà les paysans !... Ils sont attachés
à leur routine... Mais Monsieur Cardinal ne
se décourage pas. Il dit qu'il finira par
agiter Seine-et-Oise. En attendant, il m'a-
gite, moi ! Toute cette politique me danse
dans la tête... Je commence à croire que j'y
comprends quelque chose... Je me mets à
lire des journaux politiques, moi qui autre-
fois, vous le savez, ne lisais que les romans,
les crimes et les accidents dans mon *Petit
Journal*...

» Il y a encore autre chose qui occupe

Monsieur Cardinal... c'est le centenaire de Voltaire... Ce n'est que pour le 30 mai de l'année prochaine, mais il se prépare déjà. Il voudrait faire une conférence, ici, à Ribeaumont. Le titre de sa conférence, ce sera le *Dieu Voltaire*. Monsieur Cardinal sait déjà tout son commencement par cœur, et il faut voir comme il vous débite ça... De temps en temps, le soir, après dîner, pour s'exercer, il me répète son commencement. Il s'assied à une table... Je me mets en face de lui... Je représente l'auditoire... Monsieur Cardinal se prend la tête dans ses mains... Il a l'air de se recueillir, de chercher sa première phrase... Il ne la cherche pas, puisqu'il la sait par cœur... mais il en a l'air... Tout d'un coup il relève la tête, il rejette ses cheveux en arrière, par un petit coup sec de la main droite, et il dit :

« Un écrivain frivole, bien que profond,
» a appelé Voltaire *le roi Voltaire*... Le mot
» *roi* est un outrage. Je ne le jetterai pas

» au visage de Voltaire... Je l'appellerai *le*
» *Dieu Voltaire*, tout en m'excusant d'em-
» ployer cette expression à cause des
» superstitions qui s'y rattachent; mais c'est
» un moyen de la purifier que de l'appli-
» quer à Voltaire. »

» Et ça continue par une grande tirade
sur Voltaire républicain... Il faudra que
cela dure une heure et qu'il ait l'air d'im-
proviser tout le temps... La conférence est
écrite... et écrite... savez-vous par qui?...
Par moi, ma chère amie, par moi! Mon-
sieur Cardinal a bien voulu m'associer à
ses travaux... Il m'a dicté sa conférence...
Depuis quelque temps déjà, il s'exerce à
dicter... et même à plusieurs personnes en
même temps.

» Ainsi, dimanche dernier, il a fait venir
le secrétaire de la mairie et l'instituteur... Il
nous a installés à trois tables, ces deux mes-
sieurs et moi, et il s'est mis à nous dicter
à tous les trois... en même temps... trois

choses différentes... Au secrétaire de la mairie, une pensée contre la tyrannie ; à l'instituteur, des réflexions sur les crimes des papes ; à moi, une note sur une armée purement civile... Il s'est bien un peu embrouillé par-ci par-là... mais très peu... Il allait et venait, suait à grosses gouttes... Il me faisait pitié... Je lui disais : « Tu te » tueras. Monsieur Cardinal, c'est trop de » travail... » Mais il me répondait : « Il » faut que je m'y fasse... il faut que je m'y » fasse. » Et dimanche prochain il doit recommencer. Tout cela m'épouvante... Je me demande comment une seule cervelle humaine peut contenir tant de choses.

» Tous les soirs, après dîner, il me dicte ses impressions, ses souvenirs... le journal de sa vie... Ce sera bien intéressant, mais cela ne pourra être publié que cinquante ans après sa mort, quand, comme il dit, les passions seront éteintes.

» Monsieur Cardinal prépare aussi son

programme pour les élections au conseil municipal... Ce n'est qu'à cette époque qu'il entrera dans la vie politique... Il ne veut pas aller trop vite... Le conseil municipal d'abord... puis le conseil général... et puis on ne sait pas... on ne sait pas... Monsieur Cardinal me le disait encore hier soir :

» — Voyez-vous, madame Cardinal, avec
» le suffrage universel, tout est possible! »

» Ce programme de Monsieur Cardinal, ce sera un programme définitif!... ce sera le programme de sa vie entière... Il paraît qu'il y a des hommes politiques qui font des programmes, et puis qui, une fois au pouvoir, va te faire lanlaire, mon programme!... Monsieur Cardinal ne mange pas de ce pain-là.

» La rédaction de ce programme a amené entre nous deux une scène bien touchante. L'autre soir, il me dit : « Eh bien, je suis » décidément fixé sur mon programme... » Assieds-toi là, madame Cardinal, je vais te

» le dicter. » Je m'assieds... Il commence... Liberté de ci, liberté de ça... Il y avait une vingtaine de lignes pour toutes les libertés, et à la fin, en résumé : « liberté de tout... » Monsieur Cardinal continue : « Rétablissement du divorce. »

» Là, ma chère, je fais un saut sur ma chaise, je regarde Monsieur Cardinal bien en face, avec courage, et je lui dis :

« — Je n'écrirai pas ça, Monsieur Cardinal, je n'écrirai pas ça, et si vous aviez de l'affection pour moi, vous effaceriez cette horreur-là de votre programme... »
» Quand on a épousé une femme comme moi, quand on a eu la chance de marier l'une de ses filles à un marquis trois fois millionnaire, on n'a pas de ces opinions-là. Vous êtes mon admiration, vous êtes mon culte, je vous vénère à l'égal d'un Dieu, mais ma main se sèchera avant d'écrire une atrocité pareille. »

» Alors il vient à moi, il me prend les deux mains et il me dit :

» — Écoutez, Madame Cardinal, je vais vous faire un grand sacrifice, je n'ai jamais, vous le savez, transigé avec les principes... Eh bien, à cause de vous, je renonce au divorce, je l'efface de mon programme... Mais ne perdons pas de temps... continuons... continuons... »

» Il a voulu reprendre sa dictée... mais je ne pouvais plus... les sanglots m'étouffaient... J'ai été prise d'une crise de larmes... Il me sacrifiait le divorce ! Je suis tombée à ses genoux, je lui baisais les mains... Et je n'adorerais pas cet homme-là !

» J'ai fini par me remettre... Nous avons continué... J'ai écrit tout ce qu'il voulait... *Expulsion des Jésuites... Suppression de tous les cultes, etc., etc.* J'aurais bien eu encore à dire quelques petites choses là-dessus... Vous savez, il m'est toujours resté à moi un petit fond de religion... Je crois que les

hommes supérieurs, comme Monsieur Cardinal, peuvent se passer de toute espèce de religion... Mais ces hommes-là, c'est le petit nombre, c'est l'exception, c'est l'élite; et il me semble que pour les autres, pour la masse, pour le peuple, cela doit avoir du bon, la crainte ou l'espérance d'autre chose, après la chose passagère d'ici-bas...

» J'ai du mérite à parler comme ça, car j'ai eu à m'en plaindre une fois de la religion, et ferme!.. Il y a longtemps déjà; c'était sous l'Empire, la veille du jour où Virginie, à l'Opéra, allait enfin sortir du tas. On reprenait *Guillaume Tell*; Virginie devait, pour la première fois, danser dans un pas de quatre; elle avait même, à elle toute seule, un petit bout de variation avec du parcours et de l'élévation; ça m'inquiétait, parce que Virginie avait plus de pointes que de ballon.

» J'avais déjà allumé une douzaine de cierges dans une douzaine d'églises. Les

cierges, ça allait tout seul... On ne vous demande ni pour qui, ni pour qu'est-ce... Vous donnez deux sous, cinq sous, suivant la grosseur, on vous allume votre cierge, et il brûle pour ce que vous voulez... Mais, la veille de la représentation, je me dis :

» — Les cierges, ça n'est pas assez pour
» un début à l'Opéra... Il faut une messe... »

» Je m'en vais à l'église Sainte-Marie-des-Batignolles... Je trouve là un petit vicaire qui avait l'air pressé... Je lui dis : « — Monsieur l'abbé, c'est pour une messe. — Pour quand ? — Pour demain. — Pour un mort ? » — Comment, pour un mort... pas du tout... » c'est pour ma fille, l'aînée, et qui n'est pas morte, à preuve qu'elle débute demain à l'Opéra, et que c'est même à cause de ça que je voudrais une messe. — Une messe pour un début à l'Opéra ! »

» Et voilà que le petit vicaire prend un air pincé et me tourne le dos, en me disant qu'il n'y avait pas de messes pour ces choses-

là..... Pas de messes pour ces choses-là!...
Et pourquoi donc?... Est-ce que c'était ma
faute, à moi, si j'étais née dans la médiocrité et si ma fille était dans la danse au lieu d'être dans l'aristocratie?...

» D'ailleurs, elle y est maintenant, dans l'aristocratie!... Elle n'en a plus besoin de leurs méchantes petites messes des Bati-gnolles... Elle a maintenant son prie-dieu, en velours rouge et avec ses armoiries, dans l'église la plus calée de Florence.

» Écrivez-moi, donnez-moi des nouvelles de l'Opéra.

» Votre tendre amie,

» ZOÉ CARDINAL. »



VI

PAULINE CARDINAL

Ribeauvent, 12 mai 1878.

« Ah ! ma chère amie, quelle semaine ! Que de joie d'abord et puis que de tristesse !... Dimanche il y avait des élections pour le conseil municipal... Monsieur Cardinal se présentait... Il a été nommé ! Vous ne pouvez pas vous faire une idée du bonheur de Monsieur Cardinal...

« *Je suis quelque chose ! Enfin, je suis quelque chose, c'est le premier échelon !...* »

cours... Mais entendons-nous... Ce sera un discours politique sans en avoir l'air, parce que, c'est une bêtise de la loi, les conseils municipaux ne doivent s'occuper que des affaires de la commune... Mais ce serait bien malheureux si, après avoir tant travaillé, Monsieur Cardinal ne savait pas tourner la loi. Il paraît que tourner la loi, c'est l'A, B, C de la politique.

» Cinq jours après l'élection, c'est-à-dire avant-hier vendredi, tombait la fête de naissance de Monsieur Cardinal... Le mercredi matin, je reçois une petite lettre de Pauline, bien gentille, bien affectueuse :

« Chère maman, cela te fait de la peine
» que je sois fâchée avec papa, et moi aussi
» ça me chagrine... C'est vendredi la fête de
» naissance de papa... Si j'osais, j'irais dîner
» avec vous à la campagne... Je laisserais ma
» voiture au pavillon Henri IV et je prendrais
» un fiacre à Saint-Germain pour ne pas of-
» fusquer papa. Vois si je peux me risquer.

» J'apporterais, naturellement, un cadeau
» pour papa. Tu m'écrirais pour me dire
» ce qui lui ferait plaisir, etc., etc. »

» Les lettres de Pauline, le facteur me les remet toujours en cachette et je vais les lire en cachette, au fond du jardin. Voilà que, tout d'un coup, pendant que j'étais en train de lire et de relire celle-là, je vois apparaître Monsieur Cardinal. Il y avait, à la fin de la lettre, des choses si tendres et si câlines pour moi que j'en étais toute bouleversée... Je me sentais les yeux tout pleins de larmes qui ne demandaient qu'à couler...

» — C'est une lettre de Pauline, me dit sévèrement Monsieur Cardinal.

» — Oui.

» — Encore un nouveau scandale!...

» C'était de l'injustice... Voilà les pleurs qui me débordent, et, tout en sanglotant, je donne la lettre à Monsieur Cardinal, en lui disant :

» — Tenez... lisez...

» Il prend la lettre et après l'avoir lue :

» — J'avais tort, Madame Cardinal, j'avais
» tort... cette pensée de me faire un cadeau...

» Il y a encore de bons sentiments chez cette
» pauvre enfant... Et tenez, puisque je viens
» d'avoir une grande joie, je veux que, vous
» aussi, vous ayez la vôtre... Je ne veux pas
» savoir comment vit Pauline... si elle a un
» hôtel, des chevaux, des diamants... »

» — Si elle en a!!!

» C'est un cri qui me part bêtement...
» L'orgueil maternel qui éclatait...

» — Je ne veux pas le savoir, continue
» Monsieur Cardinal... Je vais chercher d'ici
» à demain une combinaison pour que Pau-
» line puisse venir ici le jour de ma fête...
» J'y penserai cette nuit... C'est dans mes
» veilles de la nuit que je trouve le mieux
» les choses. »

» En effet, vers deux heures du matin,
voilà Monsieur Cardinal qui me secoue et
qui me dit :

» — J'ai trouvé la combinaison... Pauline
» pourra même, si elle veut, passer quelque
» temps avec nous... huit ou dix jours.

» — Huit ou dix jours!

» — Oui. Seulement qu'elle vienne très
» simplement vêtue... Nous dirons dans le
» pays que c'est une petite nièce à nous...
» demoiselle de magasin à Paris... qu'elle
» est un peu souffrante, que nous la prenons
» avec nous par charité... Cela fera bon
» effet...}Vous pourrez partir demain matin
» pour aller chercher Pauline. »

» A onze heures, le lendemain, j'étais
chez Pauline... Le valet de chambre me dit :

» — Madame est sortie... Madame monte
à cheval tous les matins, mais Madame
rentrera à midi pour déjeuner... Si la mère
de Madame veut se donner la peine d'at-
tendre Madame...

» Voilà comme ils sont stylés les domes-
tiques de ma fille!... J'entre dans le petit
salon... J'ouvre la fenêtre... J'étais si heu-

reuse... J'allais voir Pauline rentrer à cheval... Je ne l'avais jamais vue à cheval! A midi moins cinq, une amazone tourne le coin de la rue... C'était Pauline... Sur un cheval qui brillait au soleil comme de l'argent, et suivie d'un petit groom qui avait un air si distingué!... Elle approche... Elle lève la tête... et, me voyant à la fenêtre...

» — Ah! maman, s'écrie-t-elle tout haut,
» maman, bonjour, maman, que je suis
» contente!... »

» Et remarquez, ma chère amie, que j'étais fagotée comme quatre sous, moi. J'avais l'air d'une vieille sorcière... Allez... allez... elle a du cœur, cette enfant-là, et il n'y en a pas beaucoup qui, dans sa position, reconnaîtraient leur mère, comme ça, tout haut, dans la rue, devant les passants et devant un petit groom aussi distingué...

» Elle arrive avec son amazone relevée sur le bras et son petit chapeau d'homme... Un

amour, c'était un amour!... Elle se jette dans mes bras...

» — Maman... maman. Eh bien, est-ce arrangé pour demain?

» Je lui réponds que c'est arrangé pour aujourd'hui, si elle veut... et je lui raconte la petite combinaison de Monsieur Cardinal. J'étais un peu inquiète... Je me disais : « Ça ne va pas l'amuser, cette pauvre » petite, de quitter son hôtel et son luxe, » pour venir s'enterrer dans un trou avec » ses père et mère. »

» Eh bien... pas du tout... Elle a été enchantée, positivement enchantée. Passer huit jours au vert, ça la referait, ça la reposerait. Elle n'en pouvait plus de l'hiver qu'elle venait de passer. Cela n'était pas toujours gai d'être obligée de s'amuser toujours... Cela la distrairait de venir s'ennuyer un peu avec nous à la campagne...

Enfin un tas de petites câlineries bien

gentilles, dites bien gentiment, et qui me rappelaient ma Pauline d'autrefois...

» Il y avait encore quelque chose qui la ravissait; c'était le déguisement... S'habiller en petite bourgeoise... Ce n'était pas le lendemain qu'elle voulait partir, c'était le jour même, c'était tout de suite, avec moi... Elle avait le soir un dîner qui l'assommait... Ça l'en débarrasserait...

» Pauline fait venir Hermance, sa première femme de chambre, — elle en a deux, — et elle lui dit de chercher dans ses robes ce qu'il y avait de plus simple, de plus tranquille; d'étaler tout cela en haut, dans le cabinet de toilette, sur le grand divan... Nous déjeunons au galop et, après, nous montons voir les robes... Rien ne pouvait aller... Ces costumes-là auraient fait des attroupelements dans Ribeaumont.

» Pauline fait atteler son landau et nous voilà en route dans Paris, courant les magasins de confection et les marchandes de

modes. Pauline achète deux ou trois robes et autant de chapeaux... Elle trouvait tout cela délicieux... « Tu verras, maman, comme » je vais être gentille... » Elle était stupéfaite du bon marché... Elle disait tout le temps aux commis : « Vous devez vous tromper... » Cela doit coûter plus cher que ça. » Moi, je la poussais du coude, ce n'est pas la peine de dire des choses pareilles dans les magasins.

» Nos emplettes faites, la voiture toute pleine de paquets, nous rentrions, quand Pauline s'écrie : « Et le cadeau de papa ! » Qu'est-ce que je pourrais bien lui donner » à papa ? »

» Moi j'ai une inspiration... Je lui réponds : « Ta sœur, autrefois, a donné à ton père un » buste de Voltaire et il dit souvent qu'il » voudrait bien avoir en pendant un buste » d'un autre écrivain de ce temps-là... Le » nom ne me revient pas... Ah ! J'y suis... » Jean-Jacques... Oui, mais Jean-Jacques

» quoi?... attends... Il y a une rue qui s'appelle comme ça... la rue où il y a la poste aux lettres... Jean-Jacques Rousseau. » c'est cela... »

» Nous allons sur le boulevard acheter le buste et nous le fourrons dans la voiture avec les robes de trente-neuf francs et les chapeaux de treize francs cinquante... Nous rentrons, et, pendant qu'Hermance arrangeait une petite malle, Pauline s'habillait... Elle choisit une robe de percale à petits pois et un chapeau de paille avec des coquelicots... Elle était à croquer... Nous descendons... Nous remontons dans le landau... Nous allions partir, quand Pauline se frappe le front :

« — Ah! mon Dieu, et mon dîner de ce soir que j'oubliais, et celui de demain, et celui d'après-demain. »

» Elle envoie le valet de pied chercher Hermance, et, quand Hermance arrive, elle lui dit :

« — Vous allez écrire tout de suite au
» baron que ce n'est pas possible ce soir,
» que je vais chez maman à la campagne...
» Vous écrirez la même chose à Monsieur
» Georges pour demain, et la même chose
» au marquis pour après-demain...

» — Bien, Madame.

» — Ah! vous écrirez une lettre très
» gentille à Monsieur Georges. Les deux
» autres, ce que vous voudrez, ça m'est
» égal. »

« Nous partons. J'étais un peu interlo-
» quée. Je lui dis : »

« — Tu fais écrire à ces Messieurs par
» ta femme de chambre.

» — Oh! Hermance signe de mon nom.
» Ils croient tous que ce sont des lettres
» de moi. Elle écrit mieux que moi, Her-
» mance; elle a été institutrice dans une
» grande maison; elle ne fait jamais une
» faute d'orthographe... Tandis que moi!...
» C'est un peu ta faute, maman... Tu étais

» bien plus occupée de m'apprendre la
» danse que l'orthographe...

.. » — C'est que cela me paraissait plus
» utile et j'avais bien raison... Serais-tu ce
» que tu es sans la danse? Et l'ortho-
» graphe, vois un peu où ça mène, l'ortho-
» graphe... à être la femme de chambre! »

» Tout en bavardant ainsi de choses et
d'autres, nous arrivons à Saint-Germain...
Là, nous transportons dans une calèche de
louage la malle et le buste de Jean-Jacques
Rousseau. Une demi-heure après, nous
étions à Ribeaumont; Monsieur Cardinal
ouvrait ses bras à sa fille, mais en l'appelant sa nièce, à cause de notre petite bonne
qui était là...

» Quel dîner! quelle soirée! La vie de
famille! Mon rêve!... Après le dîner, nous
avons fait tout un déménagement dans le
salon pour mettre Jean-Jacques Rousseau
en pendant avec Voltaire... Et puis je me
suis mise à faire un besigue avec Pauline,

un chinois à deux sous le mille... Cela me rajeunissait de dix ans, de jouer au besigue avec mon enfant. Monsieur Cardinal nous regardait... Il avait interrompu ses travaux... Le soir, après le dîner, c'est le moment où il écrit le journal de sa vie.

» Il a poussé la bonté jusqu'à vouloir bien faire lui-même deux ou trois parties avec Pauline. Quelquefois il joue avec moi par condescendance, il sait que ça me rend si heureuse... Et jouer au besigue, c'est une grande concession de sa part. Il y a, en effet, quelque chose qui l'exaspère dans ce jeu-là : c'est le *quatre-vingts de rois*... Pendant quelque temps même, il ne le cherchait pas, il jetait les rois pour le plaisir de les jeter et pour ne pas avoir à les compter... Mais dernièrement il a trouvé un moyen.. Il joue maintenant le *quatre-vingts de rois*, mais jamais il ne prononce le mot... Il dit : *quatre-vingts de m'ichins*. Cela concilie tout.

» A dix heures, je leur ai servi du thé... et des petites galettes que je fais moi-même... Pauline les a trouvées délicieuses... Elle a même dit une parole imprudente; elle s'est écriée :

» — Ah! qu'elles sont bonnes, maman, tes petites galettes!.. Je ne souperais pas mieux que ça au café Anglais. »

» J'ai fait : hum! hum!... Monsieur Cardinal heureusement n'avait pas entendu, ou, du moins, il faisait semblant de ne pas avoir entendu.

» Après le thé, j'ai conduit ma Pauline dans sa petite chambrette, avec des rideaux blancs. Je l'ai aidée de mes mains à se déshabiller... Je me retrouvais dans mon élément... Ah! c'est que, voyez-vous, ma chère amie, je n'ai pas de ces idées d'honnêteté qui font la grandeur de Monsieur Cardinal... Si je ne m'étais pas vouée, comme je l'ai fait, à l'existence de mon époux, je me serais très bien arrangée d'être la femme

de chambre de Pauline... L'autre soir, je l'ai couchée moi-même... Je l'ai bordée moi-même... Ça l'amusait, et elle me disait :

» — C'est comme quand j'étais toute
» gamine, maman, te rappelles-tu?... J'é-
» tais encore dans les petites à l'Opéra,
» nous rentrions ensemble, après le spec-
» tacle, toi, ma sœur et moi... et nous
» soupions bien gaiement de six sous de
» marrons achetés au marchand du bou-
» levard des Batignolles. »

» Hélas ! ma chère amie, cette heureuse journée ne devait pas avoir de lendemain... La catastrophe était proche... Mais pour vous expliquer ce qui a amené la catastrophe, je suis obligée d'entrer dans quelques détails... Il y a des régiments de cavalerie en garnison à Saint-Germain, à une lieue d'ici... C'est tantôt des dragons, tantôt des chasseurs... Maintenant c'est des chasseurs... Comme le pays est très joli de notre côté, des officiers viennent souvent se pro-

mener à cheval sur la route qui passe devant notre maison...

» Cela agace toujours un peu Monsieur Cardinal, parce que l'armée régulière, ça n'est pas dans son programme. Il ne connaît qu'une chose : la nation armée.

» Pendant la paix, pas de soldats... Des gendarmes, des gardes champêtres, Monsieur Cardinal y consent, surtout depuis qu'il est propriétaire à la campagne, où il y a un tas de vagabonds qui dévalisent les potagers... Mais pas de soldats réguliers, pas de prétoriens!.. C'est des mots qu'emploie Monsieur Cardinal, et je vous les redis comme il les dit.

» Pendant la guerre, par exemple, c'est autre chose... Tout le monde est soldat... Chacun a son fusil et ses cartouches chez soi. Ceux qui ont un cheval partent à cheval, ceux qui n'ont pas de cheval partent à pied, mais tout le monde part. Ça fait une armée, mais une armée qui n'en n'est

pas une. C'est un torrent, c'est une avalanche!

» La voilà, l'armée de Monsieur Cardinal!.. Elle serait invincible... Tout cela est réglé dans les papiers de Monsieur Cardinal... il me le dit souvent : « Je peux mourir, Madame » Cardinal, tout est réglé dans mes papiers. » En un quart d'heure, tout citoyen serait prêt pour n'importe quelle guerre, étrangère ou civile. Monsieur Cardinal n'a pas négligé le moindre détail ; ainsi, pour l'artillerie, il a inventé une charrue qui, en cinq minutes, se transforme en canon... On est en paix, c'est une charrue ; la guerre éclate, c'est un canon. Le laboureur devient l'artilleur ; tous les dimanches, pendant deux heures, il s'exerce avec sa charrue-canon. C'est une merveille. Il n'arrive pas un nouveau ministre de la guerre, — et on en change tous les trois mois ! — sans que Monsieur Cardinal lui écrive pour lui signaler sa découverte. Jamais de réponse!... Ça

n'étonne pas monsieur Cardinal... C'est ce qu'il appelle la force d'inertie des bureaux...

» Vous allez comprendre pourquoi je vous ai parlé des régiments de Saint-Germain... Avant-hier, vers dix heures du matin, Monsieur Cardinal lisait ses journaux dans son cabinet... Il est abonné à neuf journaux — c'est sa grande dépense — huit de son opinion et un tout ce qu'il y a de plus clérical. Celui-là, c'est pour entretenir sa colère, comme il dit... Pauline était allée faire un petit tour dehors sur la route, en robe de mousseline blanche, avec une rose rouge piquée au hasard dans ses cheveux, et par là-dessus un vieux chapeau de paille de cinq sous de Monsieur Cardinal... Elle était ravissante!...

» Monsieur Cardinal avait voulu l'arrêter au passage... Il lui avait proposé de lui réciter sa conférence sur Voltaire, parce que, dès qu'il tient quelqu'un..... Mais ça n'avait pas tenté Pauline...

« — Non, vois-tu, puisque je suis à la
» campagne, il faut que je profite de la
» campagne... Je vais aller me promener
» dans les champs.

» — Sais-tu seulement ce que c'était que
» Voltaire?

» — Oui, papa... c'était un petit vieux
» tout ridé qui était autrefois en marbre
» dans le vestibule du Théâtre-Français...
» On l'a monté au foyer dans une jardi-
» nière... Une vraie tête de singe, mais il
» n'a pas l'air bête... Là, tu vois bien que
» je sais ce que c'est que Voltaire.

» Là-dessus, elle était partie pour se
promener, et moi j'étais allée cueillir des
fraises dans le potager... La vie de cam-
pagne, enfin, et la vie de famille!... Tout
à coup, des chevaux passent au trot sur
la route... Je me dis :

» — Allons bon, encore de ces pierrots
» de chasseurs qui viennent agacer Mon-
» sieur Cardinal et le troubler dans ses

» travaux ! »

« Mais voilà que j'entends des éclats de voix, des éclats de rire dans la cour de la maison... Je regarde de loin : c'était Pauline qui rentrait poursuivie par deux officiers de chasseurs à cheval... Elle les avait rencontrés sur la route, et, voyez le guignon, ils la connaissaient tous les deux... Elle avait voulu se sauver, mais ils avaient couru après elle jusque dans la cour de la maison. Elle s'était réfugiée sur le perron, et de là-haut, moitié riant, moitié fâchée, elle leur criait :

« — Laissez-moi tranquille... Allez-vous-en, allez-vous-en... »

« — Venez déjeuner avec nous tout à l'heure au pavillon Henri IV... »

« — Un autre jour, je ne dis pas non... mais aujourd'hui je ne peux pas. Allez-vous-en, allez-vous-en... »

« Mais ils ne voulaient pas s'en aller, et pendant que j'arrivais, moi, aussi vite que

je pouvais, du fond du potager, l'un de ces deux messieurs commence à faire monter par son cheval les marches du perron... Et, tout à coup, voilà Monsieur Cardinal qui sort de la maison! C'était bien ce que je craignais, et je reste là, comme foudroyée, avec mon panier de fraises à la main...

« — Arrière, messieurs, arrière!... Je » suis ici chez moi.

» — Voyons, papa, ne te fâche pas... Je » connais ces messieurs.

» — Et moi je ne les connais pas, s'écria » Monsieur Cardinal... et je ne veux pas » les connaître... Sortez, messieurs, sor- » tez!... La propriété d'un citoyen libre » n'est plus à la merci d'une soldatesque » effrénée! Cela rappelle les plus mauvais » jours de notre histoire... Encore une fois, » messieurs, sortez!... »

» Et, en disant cela, Monsieur Cardinal avait le bras droit tendu en avant. Il était admirable! Immobile, comme une statue,

dans une pose si théâtrale!... Les deux officiers, c'étaient évidemment des gens comme il faut, car ils sont partis sans rien dire, après nous avoir saluées, nous, les femmes... Il est vrai que Pauline, qui était restée sur le perron, leur faisait, dans le dos de Monsieur Cardinal, de ces petits gestes suppliants qui, à l'Opéra, dans la pantomime, veulent dire : Fichez-moi le camp!... Fichez-moi le camp!

» Ils s'en vont, mais, après leur départ, une scène épouvantable a commencé... Monsieur Cardinal a été dur, trop dur même pour Pauline... Alors elle a perdu la tête... elle est vive, vous savez... Elle a dit à son père que ces officiers étaient des messieurs très bien, qu'il y en avait même un qui était du Jockey... Elle lui a reproché d'avoir été bête et grossier... des choses enfin qu'une fille ne doit pas dire à son père... Monsieur Cardinal écoutait tout cela d'un air écrasé... J'essayais d'arrêter

Pauline... Je ne pouvais pas... elle était emballée.. Elle a fini par nous déclarer qu'elle en avait déjà assez de la vie de famille, qu'une lieue à pied ne l'effrayait pas et qu'elle s'en allait déjeuner avec ces messieurs au pavillon Henri IV.

» Et elle est partie comme une folle, son chapeau de paille de cinq sous sur la tête.

» Alors Monsieur Cardinal, avec un sang-froid extraordinaire, m'a dit :

« — J'ai voulu vous rendre votre fille,
» Madame Cardinal, cela n'a pas réussi...
» Il me reste une chose : la politique!..
» Rentrons, Madame Cardinal, rentrons. »

« Nous sommes rentrés... Il s'est assis et il a repris la lecture de ses journaux... Sa main tremblait un peu, mais il lisait cependant... Il a une telle énergie, une telle force de volonté... Au bout d'un quart d'heure, il a levé la tête, il était redevenu tout à fait calme, et il m'a dit :

« — Ce geste que j'ai fait tout à l'heure

» du haut du perron pour chasser ces pré-
» toriens, vous n'avez pas remarqué ?

» — Oh ! si, tu étais superbe !...

» — Eh bien ! c'était un des gestes fami-
» liers de Mirabeau.

» Quel homme ! ma chère amie, quel
homme !... Toujours à son affaire, toujours
à ses idées politiques, même dans des
moments pareils !...

» Votre amie,

» ZOÉ CARDINAL. »

VII

VIRGINIE CARDINAL

Ribeauvent, 3 juin 1878.

« Ah ! ma chère amie, comme il a raison le proverbe qui dit qu'il n'y a pas de roses sans épines, pas de plaisirs sans peines!.. C'est comme une fatalité, on dirait que tous les triomphes politiques de Monsieur Cardinal doivent être empoisonnés par des inconséquences de ses filles... Il y a six semaines, c'était Pauline... Et cette fois

c'est Virginie... oui, ma chère, Virginie si réservée, si raisonnable, si distinguée, si prudente... elle a fait une bêtise... et une pommée!... Enfin tout est réparé, grâce à moi, sa mère; mais quelles journées que ces deux journées du 30 et du 31 mai!...

» Je commence par la journée du 30... c'était le jour du fameux centenaire, le jour de la grande conférence... Il pouvait bien être sept heures et demie, huit heures moins un quart du matin. J'étais en train de repasser le manuscrit de Monsieur Cardinal, parce que, moi aussi, je l'ai apprise par cœur, la conférence... Je devais être placée, le soir, au milieu de l'estrade, sur une chaise, derrière Monsieur Cardinal, et si, par hasard, il venait à s'embrouiller, v'lan, j'aurais été là pour le souffler.

» J'en étais à un passage contre les prêtres qui est rudement tapé... bien que n'étant pas dans mes idées... Moi, vous savez, je suis un peu arriérée... j'aurais de la religion

si je n'avais pas peur de contrarier Monsieur Cardinal... Voilà que tout à coup, au milieu de cette belle tirade contre les prêtres, on sonne à la porte de la rue. Je regarde... c'était le piéton du télégraphe... Une dépêche!... Quand il arrive une dépêche, je pense tout de suite à mes deux poulettes...

» Je ne me trompais pas... c'était une dépêche de Florence, de mon gendre le marquis.

» Dans mon inquiétude maternelle, je me mets à lire tout haut, sans faire attention à Monsieur Cardinal qui était là :

Virginie partie. Pas seule. A pris l'express qui arrivera à Paris 30 mai, une heure après-midi. Moi partir par express suivant. Arriverai lendemain même heure. Empêchez Virginie continuer voyage.

« — Je ne comprends pas, » dit Monsieur Cardinal.

« Et moi de m'écrier comme une vieille bête que je suis :

» — Ah! je ne comprends que trop.
» Pas seule !... Pas seule!... Le cœur d'une
» mère ne s'y trompe pas... Virginie a filé
» avec un amant!

» Cela m'échappa... Je ne pensais pas à Monsieur Cardinal, si délicat, si chatouilleux sur l'honneur... Il était devenu tout pâle.

« — J'avais deux filles, dit-il, l'une qui
» avait bien tourné, l'autre qui avait mal
» tourné, et voilà que celle qui avait bien
» tourné se met à mal tourner à son
» tour. »

» Écrite, cette phrase n'a l'air de rien, ma chère amie, mais dite par Monsieur Cardinal, si vous saviez comme c'était saisissant, comme c'était dramatique!.. Alors, moi, heureusement, j'ai eu une inspiration. J'ai repris la dépêche, j'ai fait semblant de la relire avec attention et j'ai dit :

» — Je suis folle... Ce n'est pas ça du
» tout... C'est sans importance... Tenez,
» Monsieur Cardinal, écoutez... Voilà ce qui
» s'est passé à Florence... Il y a eu une
» querelle de ménage entre le marquis et
» Virginie... Alors elle est partie... sans
» crier gare... un coup de tête!... Le mar-
» quis court après elle par le train suivant,
» pour la rattraper, pour lui demander
» pardon... et il a tous les torts, le marquis,
» car il a de la dignité... et il ne courrait
» pas après notre enfant, si elle avait filé
» avec un amant... »

» Cependant il n'était pas convaincu,
Monsieur Cardinal. Il étudiait la dépêche,
et il me dit :

» — Pas seule?... pas seule?... Comment
» vous expliquez-vous ces mots-là, Madame
» Cardinal? »

» Alors, moi, j'ai eu une nouvelle inspi-
ration.

» — Pas seule, mais cela veut dire que

» Virginie est partie avec une femme de
» chambre... C'est pour nous rassurer que
» le marquis a mis ces deux mots-là. Et
» puis, d'ailleurs, tenez, Monsieur Cardinal,
» voilà qui est plus concluant que tout.
» *Pas seule*, regardez, c'est au féminin,
» avec un *e* à la fin... Eh bien, si Virginie
» était partie avec un amant, ça serait
» au masculin. Il y aurait : *Pas seul*. »

» Cette dernière raison a tout à fait rassuré Monsieur Cardinal. Je lui ai dit de ne pas se tourmenter, de rester là bien tranquillement à piocher sa conférence, et je suis partie pour Paris.

» J'arrive à la gare de Lyon. Je demande par où arrivent les voyageurs de Florence; on me dit : « C'est là. » Je me campe devant la porte et je me mets à attendre. Je n'attends pas longtemps... J'aperçois ma Virginie dans la foule, pâle, voilée, tremblante, au bras d'un grand gaillard, un bellâtre avec de grosses moustaches noires

et des cheveux frisés... Elle me voit, lâche le bras du grand gaillard et vient à moi en s'écriant :

« — Ah! maman! maman! »

» La main me démangeait. Je me préparais déjà à lui envoyer deux calottes, — c'était mon système autrefois à l'Opéra, — quand voilà ma Virginie qui se jette dans mes bras, éclate en sanglots et me dit :

» — Si tu savais, maman, j'en ai déjà assez. »

» Il s'approchait cependant, le bellâtre, et avec une espèce de baragouin italien :

» — Vouyons, Virzinie... »

« — Pardon, monsieur, que je lui dis, en » le regardant dans le blanc des yeux, » pardon, je suis sa mère!

» — Oui, fait Virginie, c'est maman. » Voulez-vous me permettre de lui parler?

» — Z'est bien... Ze vais m'occuper des » bagazes.

» Et il s'en va, et il fait bien, sans ça c'est

lui qui les aurait reçues, les deux calottes.

» J'emmène Virginie sur un banc à l'écart, et je lui dis :

» — Voyons, qu'est-ce que c'est que ce farceur-là ? »

» Alors j'apprends la vérité, quelque chose d'horrible, ma chère amie. Un ténor italien ! c'était un ténor italien !... Être marquise, prendre un amant et ne pas le prendre dans son monde ! C'était à n'y pas croire, et c'était comme ça !

» Pendant que l'autre était allé voir pour ses bagages, elle me raconta tout, la pauvre petite chatte : qu'elle s'ennuyait à Florence ; que sa grande distraction, c'était le théâtre ; que l'hiver dernier il y avait un ténor, un ténor avec une très belle voix, et qui était délicieux dans les romances d'amour. Elle avait rencontré plusieurs fois ce ténor dans des soirées du grand monde. La dernière fois, chez une princesse de ses amies, elle s'était trouvée seule, pendant

cing minutes, dans une embrasure de fenêtre, avec le ténor. Là, ce monsieur avait eu le toupet de lui faire une déclaration d'amour, lui disant qu'il pouvait bien lui parler ainsi, puisque c'était sans espoir, puisqu'il partait le lendemain pour la saison de Londres, puisqu'il ne la reverrait jamais... Elle, alors, toute bouleversée, s'était trouvée mal devant toute la haute société italienne qui était là!... vous jugez de l'esclandre. Le marquis l'avait emmenée, et, en rentrant au palais, lui avait fait une scène abominable, l'accusant d'être la maîtresse du ténor; elle s'était écriée : « Ce » n'est pas pas vrai, ce n'est pas vrai! » Alors, lui, dans un accès de fureur, s'était mis à la battre, mais à la battre comme plâtre... Des gifles et des soufflets, en veux-tu, en voilà, à pleines mains!.. Il l'avait laissée en pâmoison sur un canapé, et il était sorti en disant :

« — Sachez bien cela, madame, je ne

» veux pas être la fable de Florence! »

» Elle était restée seule... Elle avait été prise à son tour d'un accès de fureur. « Ah! tu ne veux pas être la fable de Florence! Eh bien! attends, attends un peu! » Et elle s'était sauvée, en toilette de bal, après avoir eu soin d'ôter tous ses diamants, toutes ses parures, tout ce qui avait de la valeur... Elle était partie sans un sou, sans un bijou, sans rien. Elle était allée chez le ténor... Elle lui avait dit : » C'est moi, vous m'aimez... je vous aime... » partons! »

» Ils étaient partis. Mais, à peine en chemin de fer, Virginie avait tout de suite senti qu'elle était en train de faire une bêtise. Ah! c'est que pour une femme intelligente, c'est bien vite fait le tour d'un ténor!

» Et le voilà qui reparait, le ténor. On avait chargé ses bagages sur un petit omnibus, et il venait chercher Virginie.

» Il allait prendre l'express de Boulogne... Il ne faisait que traverser Paris... Mais je tenais mon enfant et je ne l'ai pas lâchée... J'étais comme une lionne qui défend ses petits, et quand il a eu l'aplomb de dire à Virginie :

« — Venez, z'ai là oune petite omnibousse. »

» Je lui ai répondu :

« — Tu vas y monter tout de suite et tout seul, dans ta petite *omnibousse*, mon garçon... On t'en fichera des marquises pour te distraire pendant ta saison de Londres!... Allons, en route pour la gare du Nord, et plus vite que ça!

Il voulait regimber, mais j'ai continué :

« — Pas de bêtises, ou je fais du tapage... Vous n'avez pas de droits sur elle, et j'en ai, moi, des droits. Toutes les mères seront pour moi, et tous les sergents de ville. »

» La foule commençait à s'amasser. Vir-

ginie était toute tremblante. Elle l'a supplié de partir et il a fini par y monter, tout seul, dans son petit omnibus. Il est allé prendre son train de Londres. Je pars en fiacre avec Virginie et nous filons vers la gare Saint-Lazare.

» Une fois dans la voiture, je dis à Virginie :

« — Ce qui doit nous préoccuper avant
» tout, ce n'est pas le marquis, c'est ton
» père. Rien ne doit troubler le repos de
» Monsieur Cardinal... aujourd'hui surtout...
» C'est ce soir sa conférence sur Voltaire.
» Tu vois que ça tombe mal et que tu as
» pris un mauvais moment pour faire une
» esbrouffe pareille... Un autre jour, ça
» aurait eu bien moins d'importance. Mais
» tâchons de nous tirer d'affaire tout de
» même. Il ne faut pas que ton père doute
» de ta pureté. Voilà l'essentiel... Nous
» allons tout mettre sur le dos du marquis.
» — Mais ce sera mentir, maman.

» — Te voilà bien, avec tes sentiments
» délicats. Oui ce sera mentir, mais tout
» est permis quand il s'agit de la tranquil-
» lité et de l'honneur de Monsieur Cardinal.

» Nous arrivons... Je me précipite dans
le cabinet de Monsieur Cardinal. Je lui dis :

« — La voilà... c'est un ange... et lui,
» cet homme, c'est un monstre... Il l'a
» battue... battue jusqu'au sang...

» — Rien ne m'étonne de la part d'un
» clérical... Viens, ma Virginie, viens,
» pauvre martyre!.. »

» Il lui tend les bras... Elle hésitait à
s'y jeter...

« — Tu es trop bon, papa, j'ai eu des
» torts... »

» De la délicatesse, quoi, une délicatesse
outrée!... Je lui coupe la parole... Je vous la
pousse dans les bras de Monsieur Cardinal
et puis j'arrête la scène d'attendrissement...
Monsieur Cardinal n'avait pas le temps de
s'émotionner dans une journée pareille... Il

avait besoin de tous ses moyens pour le soir... Je dis à Virginie :

» — Viens... Laissons ton père... ne l'agissons pas... Le marquis sera demain à Paris, et c'est à deux genoux qu'il vient drate redemander à tes parents. »

« Quelle journée, ma chère ! J'allais de Monsieur Cardinal à Virginie, et de Virginie à Monsieur Cardinal. Elle m'inquiétait, Virginie. Elle avait des idées de l'autre monde. Elle s'exagérait la gravité de ce qu'elle avait fait, elle croyait que le marquis ne pardonnerait pas, elle voulait partir pour Londres, aller retrouver l'autre...

» — Il y a un corps de ballet à Covent-Garden, disait-elle, je me ferai engager. Je me remettrai à la danse...

» — Une marquise sur les planches !

» — Oh ! non, maman, je reprendrais mon nom de jeune fille.

» — Le nom de ton père ! Tu penses à retrainer sur les planches le nom de

» Monsieur Cardinal. Ah ! jamais , par exemple, jamais ! Si tu te mets à faire des bêtises, ce sera sous le nom du marquis, et pas sous le nom de ton père ! »

» Comme elle me tourmentait beaucoup avec toutes ces folies-là, le soir, au moment de partir pour la conférence avec Monsieur Cardinal, je l'ai mise sous clef, Virginie, afin qu'elle n'ait pas la fantaisie de recommencer une nouvelle escapade.

» La conférence, j'y arrive... c'était bien beau, ma chère amie, c'était bien beau ! Tout Ribeaumont était là... Mais, hélas ! il n'y avait que Ribeaumont...

» Monsieur Cardinal avait cependant envoyé des cartes d'entrée aux rédacteurs en chef de tous les journaux de Paris... Pas un n'est venu. Voilà bien les Parisiens et leur dédain pour la province !

» Monsieur Cardinal avait fait mettre sur l'estrade les deux bustes de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, les deux cadeaux

de Pauline et Virginie. On les avait placés sur deux colonnes en imitation de marbre. Monsieur Cardinal était assis au milieu... Il a eu un très beau passage là-dessus : qu'il était le trait d'union entre ces deux grands hommes, qu'il allait les réconcilier... Il paraît que, de leur vivant, ils ne pouvaient pas se sentir, qu'ils ont passé leur existence à se dire des sottises... Ce n'est que depuis leur mort qu'ils marchent ensemble, et que les deux font la paire...

» Si la conférence de Monsieur Cardinal a fait de l'effet, je ne sais pas trop. Ce n'était pas absolument de l'effet, mais c'était mieux, c'était de l'étonnement, de la stupéfaction. Monsieur Cardinal s'y attendait. La veille, en relisant sa conférence, il m'avait dit : « C'est trop fort pour eux. Ils ne comprennent pas, mais cette fois-ci je parle pour » le dehors, je parle pour la France, je » parle pour l'Europe. C'est une chose que » je ferai imprimer... » Se faire imprimer,

voir son nom sur la couverture d'un livre, encore une des ambitions de Monsieur Cardinal ! Eh bien ! il avait raison, Monsieur Cardinal, raison comme toujours. Je crois qu'ils n'y ont pas compris grand'chose à sa conférence, mais ils applaudissaient, et même ils applaudissaient d'autant plus qu'ils comprenaient moins. Ils étaient contents d'entendre des choses au-dessus de leur portée, au-dessus de leur intelligence, cela les flattait de se dire qu'on avait fait ça pour eux ; ils ne comprenaient pas, mais ils n'en étaient que plus fiers de penser qu'on avait cru qu'ils seraient capables de comprendre des choses aussi élevées.

» D'ailleurs, ce qui leur arrivait, ça m'était arrivé à moi, un soir, au Théâtre-Français de la rue de Richelieu. Monsieur Cardinal avait voulu me faire voir une tragédie. Depuis longtemps il me disait : « Madame » Cardinal, il faut absolument que vous » ayez entendu une tragédie du Théâtre-

» Français. » Un soir, nous y sommes allés ensemble. Ça ne m'a pas amusée, je suis obligée d'en convenir; mais enfin c'étaient de grandes tirades que les acteurs disaient sans respirer... on sentait que c'était bien dit, on sentait que ça recouvrait de belles pensées. Je m'ennuyais, oh! oui, et ferme!... mais j'admirais cependant, j'admirais de confiance.

» Après la conférence, Monsieur Cardinal a été ramené chez lui triomphalement, avec des torches; la fanfare marchait devant et jouait des airs patriotiques. Il n'y aurait pas eu de plus belle soirée dans ma vie, si je n'avais pas pensé tout le long de la route à ma poulette que j'avais laissée sous clef à la maison.

» J'ai eu la joie de la retrouver bien calmée, bien apaisée; sa distinction naturelle avait repris le dessus. Elle comprenait qu'elle était obligée de retourner tenir son rang à Florence, qu'elle n'avait pas le

droit de compromettre le nom de son père dans des aventures. Elle était résignée à redevenir, dans la mesure du possible, une bonne et fidèle épouse.

» Le lendemain, nous repartions toutes les deux pour Paris. Ma première idée avait été de forcer le marquis à venir redemander Virginie à Monsieur Cardinal ; mais, après réflexion, ça m'avait paru avoir plus d'inconvénients que d'avantages ; on n'aurait pas pu échapper à des explications, et cela pouvait porter un coup à Monsieur Cardinal qui ne savait rien de la fugue de Virginie avec ce saltimbanque de ténor.

» Alors j'avais arrangé autre chose qui était bien mieux, et qui a très bien réussi... Ah ! c'est que des crises pareilles, ça donnerait de l'imagination et de la profondeur à n'importe quelle mère. Nous sommes allées, Virginie et moi, déjeuner dans un restaurant près de la gare de Lyon. A une heure moins un quart, j'ai dit à Virginie :

— « Attends-moi là, je vais m'en aller » toute seule au-devant du marquis. Il ne faut pas que tu aies l'air d'avoir couru à sa rencontre... Il ne faut jamais se reconnaître des torts... surtout quand on en a.

» A une heure, j'étais dans la gare, attendant le mari à la même place où la veille j'avais attendu... l'autre, enfin!.. Ah! j'ai vu tout de suite que nous en ferions tout ce que nous voudrions, du marquis, que ça ne pèserait pas une once... Il est devenu tout pâle en me voyant seule et il s'est écrié :

« — Et Virginie ! Et Virginie ! »

« Il l'appelait encore par son petit nom !.. Nous étions sauvées ! Il était encore amoureux ! Je ne suis qu'une grosse bête, je le sais, je ne me fais pas d'illusions là-dessus... mais j'ai toujours eu un mérite... c'était ma spécialité à l'Opéra... Je voyais tout de suite si un homme était amoureux ou pas amoureux... à ce point que souvent d'autres mères me consultaient pour leurs

filles... Elles me disaient : « Madame Cardinal, vous qui avez tant de coup d'œil, venez donc voir un peu... nous voudrions savoir ce que vous en pensez. » Moi alors, j'allais un peu voir et je leur répondais : « Cet homme-là est pincé ! » ou bien au contraire : « Non, ça n'est pas du véritable amour, ça n'est que de la fantaisie. »

« Enfin, j'avais le flair de ces choses-là... Je sais bien qu'aujourd'hui ça ne se passait plus à l'Opéra, cela se passait dans le grand monde... Mais l'amour c'est partout et toujours la même chose... Que ce soit pour une danseuse ou que ce soit pour une marquise, l'amour, ça fait toujours de l'homme le même imbécile, voilà la vérité.

» Je tenais le marquis, son premier regard avait cherché Virginie, j'avais le grappin sur lui. Si elle avait été là, Virginie, tout se serait arrangé en un instant, sans une parole; elle n'aurait eu qu'à se montrer pour reprendre son empire... Mais je n'avais

pas osé. J'avais eu peur d'une scène devant tout le monde. Déjà, la veille, avec le ténor, j'avais causé un peu d'émotion dans la gare, et si, le lendemain, j'avais encore provoqué un esclandre, on se serait dit : « Ah ! çà, » qu'est-ce que c'est que cette grosse dame » qui vient tous les matins faire des scènes » aux voyageurs de l'express de Florence ? »

» J'ai rassuré le marquis, je lui ai dit que Virginie était en sûreté sous mon aile... je l'ai fait asseoir sur le même banc où la veille j'avais confessé Virginie, et nous avons eu une explication... Elle a été chaude, l'explication !... Dès qu'il avait été rassuré sur le compte de Virginie, il avait voulu reprendre ses grands airs... Il s'était mis à me dire qu'il ne reverrait jamais Virginie, qu'il ne venait à Paris que pour régler convenablement les choses, qu'il était prêt à faire une grosse pension... et il me répète sa fameuse phrase qu'il ne voulait pas être la fable de Florence.

» Alors moi j'ai éclaté. Il y avait de quoi, ma chère amie.

» — La fable de Florence! Ah! ça, »
» mais c'était du temps de votre première »
» femme que vous étiez la fable de Florence! »
» Et vous étiez venu chercher des consolations à Paris dans le corps de ballet. Elle »
» se gênait, votre première femme, elle »
» se gênait! Seulement elle était du monde, »
» et tout leur est permis aux femmes du »
» monde!... C'est une gentillesse chez elles »
» d'avoir des amants. Chez nos filles, c'est »
» un crime! La voilà, la société, la voilà! »
» Ah! Monsieur Cardinal a bien raison de »
» vouloir la refaire de fond en comble. Si »
» vous aviez pris Virginie au couvent, ça »
» serait tout naturel qu'elle vous trompât, »
» qu'elle eût des amants à remuer à la »
» pelle, ça n'étonnerait personne, ça »
» serait dans l'ordre, et vous les inviteriez »
» à diner, ses amants! Et ils seraient vos »
» amis intimes! mais parce que vous l'avez

» prise à l'Opéra, dans la danse, rien ne
» peut lui être permis à cette pauvre
» enfant... et parce qu'elle est venue, par
» hasard, de Florence, dans le même train
» qu'un méchant ténor, vous poussez des
» cris comme si on vous écorchait. Et
» qu'est-ce que vous voulez donc qu'il se
» soit passé dans ce train express, avec des
» vitesses de vingt lieues à l'heure et de
» malheureux temps d'arrêt de dix minu-
» tes, de loin en loin?... Il ne s'est rien
» passé du tout, c'est moi qui vous le dis,
» moi, sa mère! Qu'est-ce qu'il faut, avant
» tout? éviter le scandale. C'est pour cela
» que vous allez reprendre Virginie, et tout
» de suite. Je n'en veux pas plus que vous
» de scandale, parce que ça rejaillirait sur
» Monsieur Cardinal et que rien ne doit
» rejaillir sur Monsieur Cardinal. C'est si
» vous ne reprenez pas Virginie qu'il y en
» aura du grabuge. Savez-vous ce qu'elle
» fera? Elle se remettra à la danse, elle

» remontera sur les planches, elle refera
» des bêtises, et pas sous le nom respecté
» de Monsieur Cardinal... oh non! quant
» à ça... mais sous votre nom, à vous...
» Quand une jeune fille est mariée, ses
» bêtises, ça ne regarde plus sa famille, ça
» regarde son mari... Et c'est alors que vous
» la serez, la fable de Florence!»

» Voyant que cette dernière raison le touchait, j'ai employé le sentiment, je lui ai dit :

« — Virginie est là à deux pas... Venez... Vous vous ouvrirez les bras l'un à l'autre. Elle a eu des torts, c'est possible, mais vous aussi. C'était la première fois qu'elle était battue par une autre personne que par sa mère. Ça l'a bouleversée, cette enfant. Voyons, si cela vous embarrasse d'être seul pour la ramener à Florence... voulez-vous que je retourne là-bas avec vous? Cela me coûtera de quitter Monsieur Cardinal, mais je le ferai tout

» de même... Et quand la haute société
» italienne verra reparaitre Virginie au bras
» de sa mère, je voudrais bien savoir qui
» osera broncher! Elles trouveraient à qui
» parler, vos pimbêches de Florence! »

» Il était de plus en plus ébranlé. Il m'a
répondu que s'il retournait là-bas avec
Virginie, il aimait mieux retourner seul
avec elle, qu'il n'avait pas besoin de moi...
enfin, un quart d'heure après, ils étaient
dans les bras l'un de l'autre.

» Après quoi, ils allaient s'installer tous
les deux au Grand-Hôtel pour un mois. C'était
encore une idée de moi. Ils ont pris un
appartement au premier sur le boulevard.
Ils se sont montrés partout ensemble, au
Bois, dans les théâtres. Ils ont donné de
grands dîners. Leur présence à Paris a été
signalée par les journaux dans des petites
notes aux *Échos du grand monde*. Ces petites
notes ont été reproduites par les feuilles
italiennes, et Florence n'y a vu que du feu.

» Le soir, je retournais à Ribeaumont, et cette journée terrible s'achevait pour moi dans le calme du foyer domestique, auprès de Monsieur Cardinal, qui corrigeait les épreuves de sa conférence. Mais ça ne fait rien, pour une épouse et pour une mère, c'est vraiment trop de choses en même temps.

» A vous de tout mon cœur.

» ZOÉ CARDINAL. »



VIII

LE FEU D'ARTIFICE

Ribeauvent, 5 mai 1880.

« Encore des événements, ma chère amie ; c'est un drame que la vie de Monsieur Cardinal. Depuis deux ans, depuis sa fameuse conférence sur le centenaire de Voltaire, il se dessèche, il se dévore, il se consume. Il a adressé cinquante demandes pour des places. Il a écrit plus de dix fois au député de notre arrondissement. Jamais de réponse ! Dans sa dernière lettre au

député, il avait indiqué la création d'un emploi qui lui aurait très bien convenu : *inspecteur général de l'esprit des populations rurales*. C'est une fonction qui aurait consisté à secouer l'apathie des campagnes. Rien, pas même un accusé de réception !

» La colère, à la fin, s'est emparée de Monsieur Cardinal. Il a pris la plume et il a écrit au député une de ces lettres à cheval que lui seul sait écrire : que cela finissait par devenir une plaisanterie ; qu'il n'était pas permis de traiter avec un pareil sans-gêne un élu du suffrage universel ; que ce n'était pas la peine de s'épuiser à faire nommer un député, si ce député ne s'occupait pas un peu des petites affaires de ses électeurs.

» Cette fois Monsieur Cardinal a eu une réponse, mais quelle réponse ! La voici textuellement :

« Monsieur, je vous conseille de vous » dispenser de m'écrire aussi souvent. Si

» vous voulez savoir pourquoi je ne vous
» réponds pas, passez aux bureaux de la
» préfecture, et tâchez de mettre fin à
» des bruits qui ne vous sont pas favora-
» bles... »

» Des bruits pas favorables à Mon-
sieur Cardinal! Vous pensez bien qu'il a
bondi...

» — Je sais d'où vient le coup, s'est-il
» écrié, les jésuites! Je reconnais la main des
» jésuites! Il y a des machinations contre
» moi, mais je les déjouerai... »

» Il a voulu, le jour même, aller à la pré-
fecture, et il a voulu m'emmener. C'est
devant moi qu'il tenait à confondre ses
calomniateurs. Nous faisons atteler notre
petit cheval à notre petit panier... le
cadeau de Virginie à la dernière fête de
naissance de Monsieur Cardinal... et nous
voilà partis tous les deux pour Versailles.

» Nous arrivons, nous tombons sur un
huissier, l'impertinence même.

« — Monsieur le préfet, dit Monsieur
» Cardinal.

» — Monsieur le préfet ne reçoit pas,
» répond l'huissier, sans lever les yeux et
» en continuant à lire son journal, un
» journal réactionnaire.

» — Il me recevra, moi!

» — Vous pas plus que les autres.

» — Je vous prie d'être poli... Vous ne
» savez pas qui je suis.

» — Qui êtes-vous?

» — Monsieur Cardinal, conseiller muni-
» cipal de Ribeaumont. Un préfet républi-
» cain doit toujours être à la disposition
» des élus du suffrage universel. »

» Et voilà l'huissier qui, sans même
répondre, se met à tourner tranquillement
son journal... On n'a pas idée de l'insolence
de ces gens-là, dès qu'ils ont une place. Alors
Monsieur Cardinal éclate... Il dit à l'huissier
qu'il le fera sauter, qu'il verra le préfet..
J'essaie de le calmer. Pas moyen... Il criait,

il tempêtait. Une porte s'ouvre. Un petit jeune homme blond paraît... « Qu'est-ce » qu'il y a? Pourquoi tout ce tapage? »

» Monsieur Cardinal lui dit :

« — Je suis conseiller municipal... Voilà » ce que m'écrit le député de mon arrondissement... Je viens ici pour réduire » les calomnies en poussière. »

» Il était très gentil, très poli, le petit jeune homme blond. Il nous fait entrer dans son cabinet et il dit à Monsieur Cardinal :

« — Je vais consulter votre dossier. »

» On apporte le dossier de Monsieur Cardinal dans une chemise bleue. Il était énorme. Il contenait toutes ses demandes pour des places. Monsieur Cardinal les reconnaissait de loin... et, de loin aussi, je vois dans le dossier une grande lettre écrite sur un papier où il y avait imprimé : *Préfecture de police.*

» Le blondin se met à lire cette lettre et nous voyons très bien, Monsieur Car-

nal et moi, sur ses lèvres, un petit rire étouffé.

« — Qu'est-ce que c'est ? » demande
» monsieur Cardinal.

» — Rien, rien, ce n'est rien.

» — Vous avez ri en dedans, Monsieur.
» J'ai le droit de savoir pourquoi vous
« avez ri en dedans... J'ai le droit de savoir
» ce qu'il y a dans mon dossier.

» — C'est une pièce confidentielle.

» — Il ne peut pas y avoir de pièce
» confidentielle sur mon compte. J'ai vécu
» au grand jour, sous l'œil de mes conci-
» toyens. J'ai lutté, j'ai souffert pour mon
» pays. Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir
» lu cette lettre. Donnez-la-moi.

» — Ah ! vous m'ennuyez à la fin, s'écrie
» le petit blondin... Tenez... lisez... puisque
» vous tenez absolument à savoir... Voilà
» pourquoi on n'a pas répondu à vos de-
» mandes. »

» Il tend la lettre à Monsieur Cardinal
qui me dit :

» — Je n'ai pas mes lunettes. Lisez, Madame Cardinal.

» — Non, dit très vivement le petit employé, il est inutile de faire lire à Madame.

» Alors Monsieur Cardinal a eu là une de ces phrases qui paient une pauvre créature comme moi de tous ses sacrifices, de tous ses dévouements, de toutes ses abnégations :

» — Madame Cardinal a été la compagne fidèle et courageuse de ma vie, entière. Je n'ai jamais eu, je n'aurai jamais de secret pour elle. Lisez, Madame Cardinal, lisez. »

» Le petit blond a fait un geste qui avait l'air de vouloir dire : « Ah ! ma foi, qu'ils s'arrangent... » et j'ai commencé. Voici les horreurs que j'ai lues, ma chère amie, les voici :

« *Le sieur Cardinal est un personnage d'une moralité équivoque.* »

» L'indignation m'étouffe, m'étrangle. Je veux m'arrêter... Monsieur Cardinal, très calme, très digne, me dit : « Continuez... »

continuez... » avec cette autorité qui n'appartient qu'à lui. Je continue :

« *Et dont l'aisance paratt devoir être attri-
»buée à une source impure. »*

» Je veux encore m'arrêter, mais je me sens le bras pris comme dans un étai... C'était la main de Monsieur Cardinal... et d'une voix énergique il me dit :

« — Madame Cardinal, je vous ordonne
» d'aller jusqu'au bout, sans vous inter-
» rompre. »

» Ah ! ma chère amie, quand on n'a pas vu Monsieur Cardinal dans ces moments-là, on n'a rien vu, on ne sait pas ce que c'est que le sang-froid, l'empire sur soi-même. Je reprends :

« *Il a deux filles qui ont dansé à l'Opéra. L'aînée vit à l'étranger en concubinage avec un marquis italien. La cadette, sous le nom de Pauline de Giraldas, s'adonne à la galanterie sur une grande échelle. »*

» Oui, ma chère, j'ai eu la force de lire

ces choses-là à haute voix devant Monsieur Cardinal. Virginie en concubinage !... quand elle est marquise aussi régulièrement que n'importe quelle pécore du faubourg Saint-Germain... Et Pauline s'adonnant à la galanterie sur une grande échelle !... Avec ça que ce serait commode d'être sur une grande échelle pour...

» Monsieur Cardinal, tout de suite après cette bêtise de la grande échelle, s'était levé, et, avec un calme admirable, il dit au petit blondin :

« — Je ne m'abaisserai pas, Monsieur, à
» discuter de pareilles calomnies... D'où
» viennent ces renseignements? De la po-
» lice... c'est-à-dire d'un commissaire de
» police de l'Empire... Cela ôte toute valeur
» à ce document. Je me retire, mais vous
» aurez de mes nouvelles, vous et votre
» gouvernement!... Venez, Madame Cardi-
» nal, venez. »

» Nous sortons, et, dans l'escalier, je lui dis :

« — Pourquoi n'as-tu pas répondu pour Virginie? Tu pouvais répondre pour Virginie...

» — Oui, Madame Cardinal, pour Virginie
» je pouvais répondre, mais pour Pauline
» je ne pouvais pas... Alors, dans ce cas-là,
» il vaut mieux opposer une sobre et brève
» dénégation en bloc... C'est plus digne...
» c'est plus à effet. »

» Par exemple, une fois rentré à la maison, Monsieur Cardinal a eu une défaillance, un abandon de lui-même... pour la première fois de sa vie.

» Il s'est laissé tomber dans un fauteuil en disant :

« — C'est fini, je renonce!.. A quoi bon
» se sacrifier pour son pays, faire litière
» de ses affections, se conduire en vrai
» Brutus avec ses enfants?... Ma récompense, la voilà !. »

» J'allais prendre la balle au bond et lui proposer de venir faire un petit dîner fin chez Pauline... Mais il avait déjà retrouvé

toute son énergie, et, arpentant la chambre à grands pas :

« — Non, jamais je ne renoncerai, jamais !
» Le suffrage universel est là pour me
» venger. Il y a dans trois mois une élection
» au conseil général. J'hésitais à me pré-
» senter, à cause des frais... Je cédaï la
» place au maire, à cet orléaniste déguisé...
» Je la lui disputerai et je la lui prendrai...
» Tous les moyens me seront bons... Je
» serai nommé... Je penserai à tout cela
» cette nuit, et demain j'aurai mon plan. »

» Nous n'avons pas dormi de la nuit, ni
Monsieur Cardinal, ni moi. Lui, il cherchait
son plan, et moi j'avais du tourment, de
l'inquiétude dans l'esprit. Je m'interrogeais,
je me sondais, je repassais ma vie entière,
je me disais : « Madame Cardinal, as-tu
» bien fait ton devoir ? Est-ce que ce serait
» vrai ? est-ce qu'elle n'aurait pas été hono-
» rable, la vie de Monsieur Cardinal ? Alors,
» tu serais coupable, toi, son épouse. Tu

» aurais dû l'empêcher de vivre de cette
» façon-là, si ce n'était pas convenable...
» Mais plus je descendais au fond de ma
» conscience, plus je la trouvais tranquille.
» On dit qu'il n'y a qu'une morale... c'est
» des bêtises inventées par les gens qui ont
» cent mille livres de rente. Il y a autant
» de morales que d'individus. Ah! si Mon-
» sieur Cardinal avait été un homme ordi-
» naire, oui, j'aurais eu tort; mais, du
» moment que Monsieur Cardinal était ce
» qu'il était, qui est-ce qui aurait le front
» de me reprocher d'avoir fait ce que j'ai
» fait? Il fallait avant tout assurer le repos
» de Monsieur Cardinal. Il avait trop de
» hauteur dans le caractère et dans les
» idées pour se plier à un travail de petit
» employé. Il avait trop de fierté pour se
» résigner à gagner misérablement sa vie
» dans des occupations subalternes. Il
» n'était bon que pour les grandes places
» où il y aurait eu à diriger, à commander...

» Alors c'était à sa femme, à ses enfants
» de se trémousser pour lui donner l'indé-
» pendance, pour lui permettre d'utiliser
» ses facultés supérieures, et c'est ce que
» nous avons fait! »

» Le lendemain matin, le plan de Monsieur Cardinal était arrêté. Le maire abusait plus que jamais de sa fortune. La semaine précédente, il avait marié une de ses filles, et le dimanche suivant, il avait donné une grande fête dans son parc. Feu d'artifice le soir, et, dans la journée, mât de cocagne, course en sac, course au cochon, distribution de dragées et de gros sous jetés à la volée aux petits enfants de la commune, etc. Une chose qui avait révolté Monsieur Cardinal! Il disait que c'étaient des infamies empruntées à une époque honteuse de notre histoire, qui s'appelait la Féodalité.

» Le plan de Monsieur Cardinal était de donner, le dimanche suivant, un grand dîner à tous les membres du conseil muni-

cipal, le maire excepté, et de faire tirer un grand feu d'artifice, mais un feu d'artifice qui ne serait pas seulement pour les enfants, qui serait aussi pour les hommes; un feu d'artifice qui aurait un sens philosophique et politique; un feu d'artifice qui serait à la fois un divertissement et une manifestation.

» Le vendredi matin, je pars pour Paris. J'avais un tas de choses à acheter pour le dîner du surlendemain et le feu d'artifice à commander.

» Monsieur Cardinal avait tout réglé dans une note que je devais remettre à Monsieur Ruggieri, et qui était intitulée : *Note pour un feu d'artifice anticlérical*. Le bouquet de la fin devait être remplacé par une pièce montée, une construction représentant une école primaire, et, en haut de la construction, devait paraître en grosses lettres de feu cette inscription :

A BAS LES JÉSUITES!

» J'arrive à Paris. Je m'en vais rue Montorgueil faire mes commandes de volaille, de poisson, puis je passe chez Pauline. J'entre. Je la trouve toute seule.

« — Je ne te dérange pas ?

» — Toi, maman ? jamais. J'attends le prince, mais ça ne fait rien, je te présenterai. Il sera enchanté de faire ta connaissance.

» — Un prince !

» — Oui, et un vrai, pas un prince pour rire... non, un prince d'une des plus vieilles cours de l'Europe et tout près du trône... Il me disait hier : « Il n'y a que deux personnes entre moi et le trône. » Il va venir. Tu verras comme il est gentil et bon enfant. Faisons un besigue en l'attendant. »

» Nous étions au milieu de notre quatrième partie de besigue, quand tout d'un coup la porte s'ouvre. Un grand laquais tout en noir, en culotte courte et en bas de soie,

annonce : « Son Altesse. » Oui, ma chère amie, c'est sur ce pied-là chez Pauline ! Et on a beau dire, ça fait battre le cœur d'une mère !

» La voilà qui entre, Son Altesse. Un vrai gamin... Pas vingt ans, tout blond, tout rose...

» — Monseigneur, c'est maman. » dit Pauline..

» Ah ! je vous déclare qu'il est fameusement bien élevé, ce petit bonhomme-là... parce que ce n'était pas la première fois que j'étais présentée par l'une de mes filles à un prince — ça m'était arrivé plusieurs fois dans les soupers du temps de l'Opéra, puisque j'avais pour habitude de ne quitter mes enfants qu'à la dernière extrémité — mais je ne m'illusionnais pas et j'avais très bien remarqué que les princes, ils auraient autant aimé que je ne sois pas là. Ils faisaient une petite grimace que je comprenais très bien et qui voulait dire :

« Bon ! la mère, il va falloir avaler la mère ! »

» Eh bien ! celui-là, il n'a pas fait de grimace. Il a été délicieux. Il s'est incliné comme on doit le faire devant toute femme, quelle qu'elle soit, et il a dit avec un petit accent drôle comme tout : « Cette chère Madame Cardinal. »

» Et je faisais, à part moi, cette réflexion qu'il devait être crânement amoureux de Pauline, pour être aussi convenable que ça avec moi... parce que c'est encore une observation que j'ai faite, dans ma carrière de mère, que je pouvais toujours calculer l'amour qu'on avait pour mes filles, d'après le plus ou le moins d'égards qu'on avait pour leur mère. Il m'était arrivé plusieurs fois de dire à Virginie :

» — Prends garde, mon enfant, méfie-toi,
» cet homme-là ne t'aime pas sincèrement.

» Il n'a pas assez de procédés pour ta mère.

» Il en a eu des procédés, le prince. Il a dit : « Mais ne vous dérangez donc pas ;

» continuez donc votre besigue. » Nous avons continué. Lui se tenait derrière Pauline. Elle le consultait : *Jetteriez-vous ça, monseigneur ?* Mais, de temps en temps, à demi-voix, il lui échappait de petites familiarités, des *T'es bête...* des *Tu n'entends rien à ce jeu-là...* Et chaque fois qu'elle avait le quatre-vingts de rois, elle annonçait : *Quatre-vingts de papas...* en le regardant de côté... une allusion délicate à sa situation. Et ils étaient si contents tous les deux, ils riaient de si bon cœur quand revenait ce : *Quatre-vingts de papas !* C'est beau, la jeunesse !... C'est beau, l'amour !...

» Moi, jeme retrouvais dans mon monde. Je laissais le temps se passer... J'oubliais l'heure... si bien que tout à coup je lève le nez, je regarde la pendule. Quatre heures !... J'avais dit à Monsieur Cardinal que je prendrais le train de quatre heures et demie. Il devait se trouver à Saint-Germain, à la gare, avec notre petit panier. Et faire attendre

Monsieur Cardinal, jamais de la vie!... Même pour rester en compagnie d'un prince, parce qu'un prince, après tout, ce n'est qu'un prince, c'est un homme qui doit tout à sa naissance, tandis que Monsieur Cardinal, c'est un homme qui ne doit rien qu'à lui-même.

» J'avais oublié le feu d'artifice et je n'avais plus le temps de passer chez M. Ruggieri. J'explique la chose à Pauline. C'est là que le prince s'est montré charmant ! Il s'est chargé de la commande. Seulement il fallait bien lui dire, à cet héritier d'une famille royale, que notre feu d'artifice devait avoir une couleur contre les jésuites et je lui ai remis la note de Monsieur Cardinal. Il l'a lue et il a trouvé ça très original, très original.

» Il y avait encore autre chose qui m'embarrassait : la question du prix. Cela me chiffonnait un peu de laisser payer ce petit bonhomme un feu d'artifice qui ne

pouvait pas être dans ses idées. Mais dès que j'ai voulu ouvrir la bouche là-dessus :

« — Tu es bête, maman, a dit Pauline, » laisse donc faire le prince. Ça n'a pas » d'importance, cette niaiserie-là. »

» Je n'ai pas insisté, parce que d'abord, au fond, j'ai toujours trouvé ridicule de payer soi-même les choses qu'on peut faire payer par les autres. C'est un des principes que j'avais inculqués à mes fillettes.

» Je suis retournée à Ribeaumont. J'ai trouvé Monsieur Cardinal à la gare. Je lui ai dit que j'avais tout commandé : volaille, poisson, petits fours, feu d'artifice... et que tout cela arriverait dimanche matin. Et tout arriva en effet. Deux employés de M. Ruggieri apportent le feu d'artifice... un feu d'artifice admirable, qui remplissait toute une charrette et qui devait coûter au moins mille francs.

» Monsieur Cardinal descend une minute au jardin pour indiquer la place où devait

se tirer le feu d'artifice ; mais il était très préoccupé, Monsieur Cardinal, et il rentra tout de suite chez lui, parce qu'il lui était encore venu une idée dans la nuit.

C'était de prononcer le soir, après dîner, un toast à l'anglaise, un *spitche*. C'est le mot usité là-bas. Monsieur Cardinal sait maintenant un tas de mots dans toutes les langues. Ce *spitche*, qu'il devait improviser le soir, Monsieur Cardinal était en train de le rédiger, et il avait ensuite à l'apprendre par cœur. Il paraît qu'ils ont là-bas, en Angleterre, une façon de parler qui n'est pas tout à fait la nôtre. Ce n'est pas de l'éloquence, c'est de la conversation, c'est de l'*humourre* ; — encore un mot employé par Monsieur Cardinal, qui voudrait introduire en France ce genre de causeries politiques.

» A six heures et demie, on se met à table. Tout se passe à merveille. Le dîner était excellent : la volaille, le poisson, tout était réussi. Le *spitche* de Monsieur Cardinal fait

un effet énorme et, à neuf heures et demie, on descend au jardin pour le feu d'artifice. Cela commence par marcher admirablement. Fusées, flammes de Bengale, feux tournants, fontaines jaillissantes, rien ne rate; et, vous savez, ordinairement, il y a toujours un tas de choses qui ratent dans les feux d'artifice. Le temps était à souhait: pas de lune et pas de vent. Tout à coup, voilà qu'une construction de feu s'élève dans les arbres... C'était la pièce montée. On voit se dessiner des colonnes, une porte. Tout le monde disait: « Ah! que c'est beau! Comme c'est mieux que chez le maire! »

« — Attendez! leur criait Monsieur Cardinal, attendez, ce n'est rien encore!... »
» Attendez le fronton!... Attendez l'inscription!... »

» Il se dresse, le fronton; elle s'allume, l'inscription, mais quelle horreur! Savez-vous ce qui s'écrit en lettres de feu au haut du

fronton, au lieu de : *A bas les jésuites !* Ce qui s'écrit, c'est :

VIVE L'EMPEREUR !

» Comment est-ce arrivé ? Je n'en sais rien encore. Était-ce une plaisanterie du petit prince, qui se serait amusé à nous envoyer un feu d'artifice bonapartiste, à la place d'un feu d'artifice anticlérical ? Je ne peux pas croire cela de la part d'un jeune homme si distingué et si amoureux de Pauline. Était-ce une erreur de M. Ruggieri ? C'est une très grande maison dans laquelle il doit y avoir des feux d'artifice pour toutes les opinions. Ils ont pu se tromper de nuance. Peut-être aussi ont-ils essayé d'écouler un vieux rossignol qu'ils avaient en magasin ! Bien des feux d'artifice ont dû leur rester pour compte au moment de la chute de l'Empire. Ça ne serait pas délicat de leur part, et même, en y pensant, ce n'est pas admissible, car ils

devaient bien penser qu'on s'en apercevrait.

» Toujours est-il qu'en voyant flamboyer ces mots ! *Vive l'Empereur !* la foule se met à crier, à siffler... Ils ne sont pas bonapartistes dans ce pays-ci... Monsieur Cardinal, comme un lion, se jette au milieu du feu. Les artificiers lui criaient : « N'approchez » pas ! N'approchez pas ! Vous n'avez pas » l'habitude, vous allez vous faire faire du » mal ! » Mais il n'entendait rien. Il était égaré par la fureur. Il voulait tout renverser... Moi, je me jette à sa suite dans les flammes. Je l'en retire... Le tour de mes faux cheveux, mes repentirs et les brides de mon bonnet en ont été roussis.

» Tous les invités s'en allaient furieux. Monsieur Cardinal se met à courir après le monde. Il leur criait : « Revenez ! revenez ! » Je vais vous expliquer. Il devait y avoir : » *A bas les Jésuites ! ..* » Mais personne ne voulait l'écouter.

» Et nous restons seuls, Monsieur Cardinal et moi. Il tombe comme écrasé sur un banc. Alors, en le voyant dans cet anéantissement, j'ai eu du courage, une fois dans ma vie, et j'ai adressé un discours à Monsieur Cardinal.

» — Écoute, lui ai-je dit, si c'est l'écroute-
» ment de tes ambitions politiques, c'est
» peut-être une bénédiction du ciel que cette
» erreur dans ce feu d'artifice. C'est peut-
» être écrit là-haut que tu n'es pas fait
» pour la politique. Ah! je sais bien que
» tu ne crois pas aux choses écrites là-
» haut, mais j'y crois, moi, j'ai cette fai-
» blesse... Vois-tu, Monsieur Cardinal, tu as
» trop de fermeté dans tes principes. C'est
» fait pour les farceurs, la politique, pour
» les sauteurs, pour les gens qui changent
» d'opinion tous les huit jours. Ce n'est pas
» fait pour toi, qui n'en changes jamais!
» Qui est-ce qui aurait dû arriver à tout?
» Toi! Et qui est-ce qui n'est arrivé à rien?

» Toi ! Sous l'Empire, tu me disais : « Après
» l'Empire, j'arriverai ! » Il est tombé, l'Em-
» pire, et tu n'es pas arrivé... Alors tu m'as
» dit : « Après Monsieur Mac-Mahon, ce
» sera mon tour... » Et qu'est-ce qu'on t'a
» donné, après Monsieur Mac-Mahon ? Rien
» du tout. Tu t'en es consolé en disant : « Je
» n'ai rien à attendre de ces Messieurs du
» Centre gauche. Mais quand Gambetta sera
» aux affaires, j'aurai tout ce que je vou-
» drai ! » Eh bien ! Il y est aux affaires,
» Gambetta ! et qu'est-ce que tu empoches ?
» Des avanies de la part de ses fonction-
» naires ! Tous ces gens-là se tiennent,
» vois-tu, qu'ils s'appellent Napoléon III,
» Mac-Mahon ou Gambetta. Ils ont la même
» routine, les mêmes préjugés. Ils ne com-
» prendront jamais la grandeur de ton
» caractère. Ils te jetteront toujours tes
» filles à la tête. Tes filles !... tes filles !...
» Eh bien ! ils ont peut-être raison après
» tout. Ah ! tiens, Monsieur Cardinal, laisse-

» moi te dire une fois toute ma pensée...
» J'ai des sentiments vulgaires, c'est vrai...
» des idées bourgeoises, mais enfin ma
» pensée, la voilà : c'est que ta vraie car-
» rière, ça n'est pas la politique ; ta vraie
» carrière, c'est tes filles ! »

» Là je me suis arrêtée, effrayée de ce
que je venais de dire. Mais Monsieur Car-
dinal était redevenu paisible, presque sou-
riant, et il me dit avec condescendance :

« — Je ne vous en veux pas, Madame
» Cardinal, vous ne pouvez pas vous rendre
» compte de la portée de vos paroles...
» mais rien n'aura raison de mon énergie.
» Tout se tourne contre moi, même mes
» feux d'artifice... Le gouvernement de
» Monsieur Gambetta ne veut pas de moi ?
» C'est très bien... Je serai patient. J'atten-
» drai. Le suffrage universel est là. Mon
» tour viendra. »

» Au moment où Monsieur Cardinal finis-
sait de parler ainsi, je vois venir le maré-

chal des logis de gendarmerie qui nous dit :

« — Je suis bien fâché de ce qui se passe,
» mais je vais être obligé de faire mon
» rapport. Je viens de consulter mon petit
» guide du gendarme... Il y a dedans un
» article contre les emblèmes séditions.
» Votre feu d'artifice tombe sous le coup de
» la loi. Vous aurez un procès. »

» Un procès!... Il ne nous manquait plus que cela! C'était le comble! Mais, pendant que je levais les bras au ciel, qu'est-ce que je vois? Le visage de Monsieur Cardinal qui s'illumine.

« — Verbalisez, mon ami, dit-il bien
» doucement au maréchal des logis, verbalisez. »

» Puis, me prenant à part :

» — Un procès, Madame Cardinal, un
» procès politique!... C'est un piédestal!...
» Je suis sauvé! Ma fortune est faite. Je
» me défendrai moi-même, parce que

» prendre un avocat dans ces cas-là, c'est
» une duperie. Tout le bénéfice du procès
» est pour l'avocat, qui se fait une réputa-
» tion sur le dos de son client, à qui il fait
» flanquer le maximum. Et il faut les
» payer, ces messieurs, si bien qu'ils ont
» tout en même temps... l'honneur et l'ar-
» gent... Mais ils n'auront rien cette fois-ci...
» Je serai mon avocat!... Je vais dès cette
» nuit m'occuper de ma défense. »

» Et depuis avant-hier il y travaille
à sa défense. Voilà comment ça doit
débuter :

« — Messieurs, j'ai voulu tirer un feu
» d'artifice anticlérical; un industriel sans
» scrupules, qui voulait utiliser un solde de
» feux d'artifice démodés, n'a pas rougi
» de... etc., etc. »

» Mais il commence à être inquiet,
Monsieur Cardinal, parce qu'il ne voit pas
venir l'assignation pour son procès. A
chaque coup de sonnette, il s'élançe, il

court ouvrir lui-même : « C'est elle!.. C'est mon assignation! » Hélas! non, c'est le boucher, c'est le boulanger, ce n'est pas l'assignation.

» Monsieur Cardinal est très tourmenté et tout à l'heure il me disait avec amertume :

« — Est-ce qu'ils ne me feront pas même
» un procès? »

» Votre vieille amie,

» Zoé CARDINAL. »

FIN.

TABLE

I. -- MADAME CARDINAL.....	1
II. -- MONSIEUR CARDINAL.....	35
III. -- LES PETITES CARDINAL.....	63
IV. -- MADAME CANIVET.....	97
V. -- LE PROGRAMME DE M. CARDINAL...	103
VI. -- PAULINE CARDINAL.....	127
VII. -- VIRGINIE CARDINAL.....	153
VIII. -- LE FEU D'ARTIFICE.....	181

101

m



